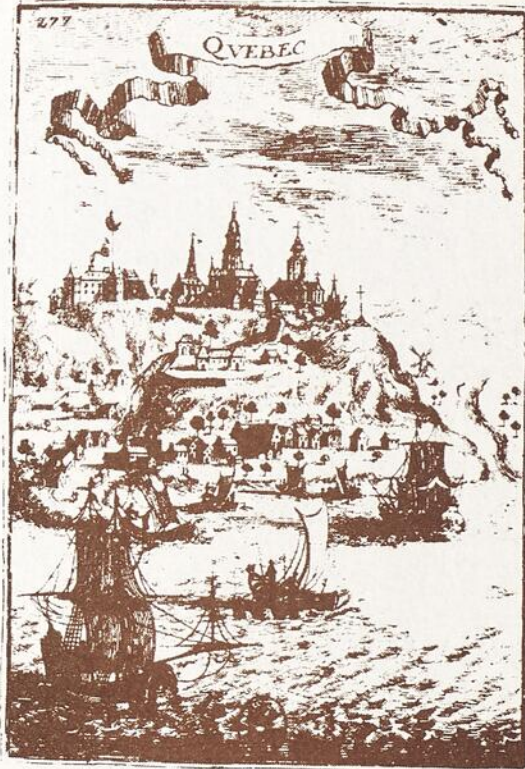


~~PS
9071.1
R69
1905~~

Q840.9

Q 888 E



Bibliothèque Nationale du Québec

1010
1000

DES MEMOIRES DE LA SOCIETE ROYALE DU CANADA

DEUXIEME SERIE—1905-1906

TOME XI

SECTION I

LITTERATURE FRANCAISE, HISTOIRE, ARCHEOLOGIE, ETC.

Etude sur l'histoire de la Litterature
canadienne 1800-1820

Par L'ABBE CAMILLE ROY

Licencié ès lettres et Docteur en philosophie, Professeur à l'Université

Laval
BIBLIOTHEQUE
CEGEP
RIVIÈRE-DU-LOUP

Ursulines de Rimouski

7732

EN VENTE CHEZ

J. HOPE ET FILS, OTTAWA; THE COPP-CLARK CO., TORONTO
BERNARD QUARITCH, LONDRES, ANGLETERRE

1905

A mon bon serviteur de messe,
M. André Germain.

Camille Roy, *pta*

PS

9071.1

R69

1905

V.—*Etude sur l'histoire de la Littérature canadienne 1800-1820.*

PAR L'ABBÉ CAMILLE ROY.

Licencié ès lettres et Docteur en philosophie, Professeur à l'Université Laval
(Lue le 24 mai 1905.)

LA PROSE

Fondation de nouveaux journaux à Québec. Comment on les rédige. *La Société littéraire de Québec* Journaux et revues à Montréal. La prose canadienne au commencement du dix-neuvième siècle.

Pendant les années qui ont suivi la cession du Canada à l'Angleterre, la littérature canadienne s'est essayée à naître et à s'exprimer. Les journaux ont été les premiers organes de sa pensée et de son action, et c'est en leurs feuilles peu drues et assez ternes que l'on put voir ici éclore les premières fleurs des lettres françaises. Si l'on observe d'un peu près les premières manifestations intellectuelles de notre vie nationale, on remarque assez facilement que l'année 1778, qui vit apparaître la *Gazette littéraire* de Montréal, et l'année 1792, où l'on inaugura le régime parlementaire, sont les deux dates les plus intéressantes de notre existence littéraire à la fin du dix-huitième siècle.

A partir de l'année 1800, notre littérature canadienne continue de se développer d'un mouvement assez lent, parfois presque imperceptible, mais réel pourtant et qui va s'élargissant peu à peu, et s'ouvrant à des initiatives sans cesse renaissantes.

Les étrangers qui visitent alors notre pays ne peuvent s'empêcher de constater combien peu nous sommes lettrés et adonnés aux choses de l'esprit, mais ils reconnaissent aussi que l'on fait de très louables efforts pour sortir de cette inertie intellectuelle. Un officier anglais qui vint étudier nos mœurs et nos institutions, John Lambert, écrivait en 1809 :

On ne peut pas dire que la littérature, les arts et les sciences sont peu fleurissants en Canada, parce qu'ils n'y ont jamais fleuri...

Puis John Lambert rappelle comment il fut difficile ou impossible, sous la domination française, de fonder une littérature canadienne, et il ajoute :

L'état des arts et de la littérature n'a pas fait des progrès bien rapides, après la conquête du pays par les Anglais. Les marchands et les colons qui s'établirent parmi les Français, étaient peu propres à répandre le goût des arts

et des sciences, à moins que ce ne fût la science des trocs et l'art de gagner cent pour cent sur ses marchandises...

Et il déclarait enfin, et rappelons-nous qu'il écrivait ceci en 1809 :

Depuis quelques années, les Canadiens ont paru désirer se faire une réputation littéraire; ils semblent vouloir compenser la négligence avec laquelle ils ont traité jusqu'à présent cet avantage utile et agréable dans la société. La publication de six papiers-nouvelles par semaine, est une preuve de la prospérité progressive du pays, quoique ce puisse n'être qu'un symptôme trompeur du progrès de la littérature.¹

Or, le symptôme n'était pas trompeur. Et de même que ce fut par le moyen des journaux que notre littérature prit naissance, ce fut aussi par le progrès du journalisme canadien que nos lettres se purent développer et prospérer.

* * *

L'année 1806 ouvrit, on le sait, une ère nouvelle de l'histoire de la presse canadienne française. Ce fut une année où le journalisme, jusque là officiel ou complaisant, essaya de briser les liens qui le retenaient en une insignifiance proverbiale, et usa pour la première fois d'une liberté qui devait souvent inquiéter nos maîtres. Au reste, puisque l'année précédente, en 1805, des Anglais, qui trouvaient trop sage et trop modérée *la Gazette de Québec*, fondaient à côté d'elle le *Mercury*, et lui donnaient des allures combatives et hostiles, bien propres à émouvoir notre fierté nationale, il n'est pas étrange que, au mois de novembre 1806, (2) des Canadiens-français et des patriotes ardents comme Pierre Bédard, J.-L. Borgia, Frs Blanchet, J.-T. Taschereau, Louis Bourdages, Joseph Planté, tous députés, aient uni leur volonté et leurs efforts pour réclamer hardiment le droit de défendre leurs compatriotes, et pour opposer au *Mercury le Canadien*.

Le Canadien fut donc le premier, l'aîné des journaux politiques canadiens-français publiés en ce pays. *La Gazette littéraire*, si elle crut devoir parfois se laisser entraîner vers les questions d'ordre politique, se complaisait plutôt, et son nom seul suffit à le faire entendre, dans la discussion des problèmes d'ordre spéculatif, littéraires ou philosophiques, et c'est bien au journal fondé par Bédard et quelques-uns de ses collègues de la Chambre des députés qu'il faut attribuer l'honneur d'avoir ici le premier, en français, livré les rudes combats où se trouvaient engagées nos libertés publiques.

Avec *le Canadien*, notre journalisme français cesse donc de n'être que la pâle traduction des articles des *Gazettes* de Québec et de Montreal,

¹ Cf. *La Bibliothèque Canadienne*, recueil littéraire publié par M. Bibaud, tome VII, p. 57-58.

² Le prospectus parut le 13, et le premier numéro le 22 novembre.

et le prospectus qu'il publia, le 13 novembre 1806, est en réalité la première page de notre journalisme politique. Pour cette seule raison, ce prospectus, écrit d'une main ferme, dans une langue solide, quoique parfois un peu lourde, mérite qu'on le signale, et qu'on lui donne une place toute spéciale dans l'histoire de la prose canadienne. Aucun autre document ne peut mieux nous faire voir quel souci de la forme l'on pouvait alors apporter, et quelle perfection l'on pouvait réaliser dans la création ou le développement de notre littérature politique. Ce prospectus est, au surplus, un plaidoyer calme et très digne en faveur de la liberté de la presse, et il insiste, dès le début, sur le fait essentiel que seule une presse libre peut apprendre au peuple à utiliser toutes les ressources et tous les progrès qu'enferme, comme les plus encourageantes promesses, la constitution qui nous régit.

Il y a déjà longtemps que des personnes qui aiment leur pays et leur gouvernement, regrettent en secret que le trésor rare que nous possédons dans notre constitution, demeure si longtemps caché, faute de l'usage de la liberté de la presse, dont l'office est de répandre la lumière sur toutes ses parties.

Ce droit qu'a un peuple anglais, sous une telle constitution, d'exprimer librement ses sentiments sur tous les actes publics de son gouvernement, est ce qui en fait le principal ressort.

L'exercice de ce pouvoir censorial si redoutable pour tous ceux qui sont chargés de l'administration, est ce qui assure le bon exercice de toutes les parties de la constitution, et surtout l'exécution exacte des lois, en quoi consiste la liberté d'un Anglais, qui est à présent celle d'un Canadien...

C'est cette liberté de la presse qui rend la constitution d'Angleterre propre à faire le bonheur des peuples qui sont sous sa protection..."

Et après avoir fait voir tous les inconvénients, tous les préjugés, et tous les malentendus qui résultent d'un gouvernement mal informé, et tyrannique, les rédacteurs du *Canadien* mettent bien en lumière cette pensée que les échanges d'idées et d'impressions entre les gouvernants et les gouvernés assurent l'union des esprits, et forment "ce tout si désiré, mais si rarement obtenu dans la formation des états."

Mais pour que l'exercice de la liberté de la presse ait ces bons effets, il faut qu'il soit général pour tous les côtés.⁽¹⁾ S'il était asservi à un parti, il aurait un effet tout contraire, il ne servirait qu'à créer des divisions odieuses, à entretenir d'un côté des préjugés injustes, et à faire sentir profondément à l'autre côté, l'injustice et la calomnie, sans lui laisser les moyens de la repousser...

C'est précisément parce que les Canadiens ne peuvent répondre librement à leurs détracteurs dans les journaux anglais, et parce qu'ils n'ont pas encore à leur disposition un papier où ils puissent faire connaître toute leur pensée qu'on les a si souvent représentés comme des sujets déloyaux, auprès du gouvernement anglais.

(1) Le lecteur observera sans doute comme la pensée est vague et insuffisamment exprimée. Ce manque de précision et l'à peu près du vocabulaire ont toujours été le défaut habituel, et le plus grave peut-être de la prose canadienne.

On leur a fait des crimes, on leur en a même fait de se servir de leur langue maternelle pour exprimer leurs sentiments et leur faire rendre justice, mais les accusations n'épouvantent que les coupables; l'expression sincère de la loyauté est loyale dans toutes les langues, celle de la déloyauté, de la bassesse et de l'envie, celle qui sème la division entre des concitoyens qui ont à vivre en frères, déshonorent également toutes les langues. Ce n'est pas au langage, c'est au cœur qu'il faut regarder. Celui qui ne s'y sent rien que de loyal n'a rien à craindre. *Fiat Justitia ruat Cælum.* Ce sera le motto du papier. *Le Canadien* en sera le nom. C'est celui dont l'honneur est à venger..."

Ce langage, à la fois sobre et vigoureux, paisible et menaçant, indique suffisamment le ton que devaient prendre, dès le début, les créateurs de notre journalisme canadien-français. La bataille s'engagea dès les premiers numéros du journal. Un météorologiste propose bien, à la deuxième page du *Canadien*, que nos philosophes s'inquiètent désormais de chercher et de trouver les moyens de faire cesser le vent de Nord-Ouest, "qui devient dominant en ce pays," mais c'est vraisemblablement de bien autres tempêtes que l'on va s'occuper à l'avenir, et de celles-là mêmes qui soufflent des bureaux du *Mercury*. C'est là, en effet, l'antre d'où sortent tous les vents de discorde, que Thomas Cary, l'éditeur de ce journal, et l'Eole de la politique anti-française, déchaîne sur le pays.

Avec une très robuste hardiesse les rédacteurs du *Canadien* ⁽¹⁾ entreprirent donc de défendre contre le *Mercury* les droits de leurs compatriotes, et ils le firent aussi avec une grande variété de tons et d'inflexions. Logique et sarcasme, ironie cruelle et argumentation réfléchie, appels à l'intelligence et appels aux sentiments, tout fut mis en œuvre, et parfois avec une ardeur qui le cédait peu aux violences de l'ennemi, pour réclamer dans l'administration de la chose publique une justice égale pour tous.

Nous ne pouvons, sans sortir de l'objet même de nos études, entrer dans le développement de ces luttes très vives, mais peut-être nous saurait-on gré de reproduire ici, pour mieux faire voir la valeur littéraire du premier journal politique canadien-français, et pour faire sentir aussi de quelle sorte de plaisanterie légère l'on y était capable, quelques extraits d'une prophétie fantaisiste que publiait, contre M. Cary sans doute et ses acolytes, *le Canadien* du 15 avril 1809. On y ridiculise à souhait les prétentions de ces rédacteurs qui voulaient à tous prix anglifier les Canadiens français.¹

(1) D'après une clef manuscrite et anonyme qui est insérée à la fin du premier volume de la collection du *Canadien*, conservée aux Archives du Séminaire de Québec, les principaux articles des quatre premiers volumes de ce journal sont attribués à P. Bédard, F. Blanchet, tous deux auteurs du prospectus, à D.-B. Viger, J. Viger, J. Planté, J.-T. Taschereau, Borgia, V. Jautard, J. Quesnel, A. Quesnel, J.-G. Delisle, M. O'Sullivan, etc. Les deux Quesnel et Delisle sont les principaux collaborateurs poètes. Ces rédacteurs ne signent jamais leurs articles.

En ce temps-là le Canada fleurira et sera en paix.

Et tout-à-coup il paraîtra au milieu du peuple un homme tout à fait extraordinaire venu d'une région étrangère, qui dira qu'il est l'apôtre de la nouvelle doctrine; et il sera accompagné de deux petits disciples d'une figure grotesque, et ils ressembleront tous trois aux démons de la discorde; et ils voudront se mêler parmi le peuple, et ils crieront et ils feront des gestes et des contorsions comme des possédés, et on n'aura encore jamais rien vu de semblable.

Et la multitude accourra vers eux comme au spectacle de la foire, et ils iront crier dans les rues et dans les carrefours...

Et l'apôtre montera sur des échasses, et il étendra les mains pour imposer silence; et il leur criera d'une voix forte et sonore:

"Petits et grands, écoutez ma voix. Je suis dévoré de l'esprit de prophétie, et je viens vous annoncer la lumière qui éclaire, et ceux qui croiront en moi seront convaincus; parce que je suis juste et vrai."

Et tout le monde attendra en silence les paroles qui vont sortir de sa bouche.

Et il leur dira: "Vous êtes tous ignorans comme des Bedeaux, et moi je suis savant comme un chancelier de l'Echiquier.

"Et nous sommes des Soleils, et vous êtes des Lunes pâlisantes à la vue de nos rayons..."

"Vous êtes tous des esclaves, et vos Curés sont tous des despotes parce qu'ils prêchent contre la danse et que vous leur obéissez après le Carnaval.

"Vous êtes en conséquence des chiens qu'on appelle Epagneuls, et vous êtes des automates qui vous faites traîner dans des brouettes où votre esprit est plus resserré que dans votre corps."

Et tout le monde sera surpris en entendant ce langage, et dira que ce sont des injures impertinentes, et il répliquera que c'est ainsi qu'on prononce des oracles, et il ajoutera:

"Vous êtes des insensés et des extravagans de marcher sur les traces de vos pères, de suivre leurs leçons et de faire alliance entre vous. Allez chercher des filles de Madian et adorez leurs veaux d'or..."

"Et vous changerez vos loix, vos mœurs et vos usages, et vous adopterez les leurs..."

"Et vous ne parlerez plus votre langue, et vous en parlerez une autre que vous n'entendez pas, et personne ne vous entendra, et vous ne vous entendrez pas vous-mêmes; mais vous ferez sur cela comme nous, chacun de vous sera un de nous, et alors vous ne serez plus des lunes pâlisantes, mais vous serez des soleils brillants comme nous..."

Et enfin, il s'élèvera un grand tumulte dans toute l'assemblée; il s'y fera un grand bruit semblable à celui du mugissement des vents et des vagues de la mer, quand elle commence à entrer en fureur...

Mais les Anciens et les Sages répandus parmi le peuple adouciront son ressentiment, et ils diront comme lui que cet homme n'est point le Soleil, ni un chancelier de l'Echiquier. Et le peuple criera qu'il n'est point composé de chiens qu'on appelle Epagneuls...

Et l'assemblée se dispersera et chacun s'en retournera tranquillement dans sa maison, et l'Apôtre de la nouvelle doctrine restera tout seul sur la Place publique à prêcher aux tables et aux tréteaux qui resteront devant lui dans un profond silence; et il sera enchanté du succès de ses discours. Et il s'écriera dans la joie de son cœur: "Heureuses les villes qui reçoivent notre parole. Heureux le peuple qui profite de nos leçons." Et il s'en retournera en triomphe avec ses deux disciples, qui l'accompagneront à une demeure souterraine où ils se féliciteront et se réjouiront ensemble.

Et ils travailleront à écrire des nouvelles du soleil et de la lune, d'où on croira qu'ils étaient tombés, et tout le monde croira qu'ils y sont retournés."

Cette page, d'une ironie très innocente, est assurément l'une des plus alertes que l'on puisse lire dans *le Canadien* du commencement du dix-neuvième siècle. Tous les articles n'ont pas autant de souplesse, et l'on en trouve qui trahissent une connaissance assez imparfaite de la langue française : mais tous sont animés du même esprit, et donnent à l'ensemble de l'œuvre du journal l'allure batailleuse que ses rédacteurs se plaisaient à porter hardiment.

Cette conception très militante et parfois violente du journalisme était-elle la plus convenable, la plus utile, la plus propre à servir nos intérêts ? Est-ce qu'elle n'envenimait pas parfois plutôt qu'elle ne réduisait et apaisait les haines nationales ? Les chouayens, c'est-à-dire les Canadiens qui étaient liés par leurs sympathies et par leurs intérêts au parti anglais, et plaçaient toutes leurs espérances dans les faveurs de la bureaucratie gouvernementale, pensaient bien que *le Canadien* faisait œuvre dangereuse et malsaine. M. de Bonne, qui fut le chef de ces ralliés, ne pouvait approuver l'attitude des rédacteurs du journal français, et il souhaitait voir paraître en face du *Canadien* une autre feuille plus souple, moins rigide.

De jeunes Québécois, dont nous ne pouvons d'ailleurs soupçonner le sincère patriotisme, n'étaient pas éloignés de penser un peu comme beaucoup de chouayens sur ce sujet. Ils estimaient qu'il valait mieux placer sur un autre terrain la lutte, et donner aux polémiques un ton moins acerbe. Ils s'entendirent donc bientôt pour fonder et lancer un journal dont ils avaient publié le prospectus dès le 29 octobre 1806, avant même que *le Canadien* ne fût né : le 3 janvier 1807 parut le premier numéro du *Courrier de Québec*.

Jacques Labrie, encore étudiant en médecine, Louis Plamondon, étudiant en droit, Joseph-François Perreault, greffier de la Cour du Banc du Roi, Claude Dénéchaud, furent les principaux rédacteurs de ce nouveau "papier-nouvelle." (1)

Ces journalistes firent voir, dès leurs premiers articles, qu'ils n'entendaient nullement pactiser avec les directeurs du *Mercury* ; ils les combattirent plutôt avec une nette franchise. Mais ils étaient par-dessus tout persuadés que le peuple canadien-français pouvait se développer et prospérer sous la garde des institutions britanniques mieux encore qu'il ne l'aurait pu faire sous le régime français ; qu'il devait donc chercher à vivre en paix sous le drapeau de l'Angleterre, et à profiter le plus adroitement possible des bienfaits que lui procurait la constitution canadienne. C'est pourquoi ils s'appliquèrent à conduire avec une grande modération la bataille où étaient engagés les esprits. Leur journal "devait avoir

(1) Cf. Le docteur Jacques Labrie, par l'abbé Aug. Gosselin, p. 61-77.

pour but principal d'inspirer aux heureux sujets du Canada le zèle, l'amour et la fidélité pour le glorieux monarque qui les gouverne, de leur faire goûter notre constitution en la leur faisant connaître, et surtout en leur démontrant qu'il n'y a de malheureux que ceux qui croient l'être." (1)

Moins combatif que *le Canadien*, *le Courrier de Québec* fit aussi une plus large part en ses colonnes aux études historiques et littéraires. Les articles du Dr Labrie sur notre histoire sont une des plus intéressantes contributions qui aient été apportées à l'œuvre du journal, et sans doute que l'auteur préparait ainsi les matériaux de cette *Histoire* dont les contemporains attendirent longtemps et si anxieusement la publication, que le docteur n'a pu faire paraître avant de mourir (1831), et dont le manuscrit, gardé par sa famille, a malheureusement péri, pendant les troubles de 1837, dans un incendie qui détruisit, lors du sac de Saint-Benoit, la maison où il était conservé.

Une certaine note légère, vive et spirituelle égaie souvent la prose du *Courrier*. C'est en souriant qu'il meurt une première fois, le 27 juin 1807, et c'est, il faut l'avouer, sur un mode plus triste, que le 31 décembre 1809 il fait à ses lecteurs des adieux définitifs. *Le Canadien* d'ailleurs, qui avait eu souvent l'occasion de croiser des polémiques ardentes avec le *Courrier*, avait lui-même salué d'un hommage respectueux et sympathique la première disparition de son collègue; il regrettait sincèrement que l'indifférence du public eût fait la vie si précaire à une feuille qui contribuait puissamment au progrès des lettres canadiennes. (2)

Quelques mois après le décès du *Courrier de Québec*, le 7 mars 1810, un autre journal, *le Vrai Canadien* était fondé à Québec, et devait vivre une année. Né sous l'influence des passions violentes que venait de soulever la politique de Craig, au moment où l'exclusion du juge de Bonne de la chambre des députés venait d'aboutir à une dissolution arbitraire du Parlement, et achevait d'ameuter les chouayens contre les patriotes, le *Vrai Canadien* était l'organe du juge de Bonne lui-même et de tous ceux qui voulaient à tout prix appuyer et justifier la conduite du gouverneur. Il voulut édifier sa fortune sur les ruines du *Canadien* que brisait, le 17 mars, le despotisme intolérant des fonctionnaires anglais, mais il ne put rencontrer dans le public canadien-français de suffisantes et durables sympathies.

L'existence des feuilles québécoises, écloses au commencement du dix-neuvième siècle, fut donc, en général, assez éphémère, si l'on excepte *le Canadien*, qui ne mourut que de mort violente pour renaître plus tard.

¹ *Le Courrier de Québec*, 3 janvier 1807.

² *Le Canadien*, 11 juillet 1807.

Mais leur apparition successive prouve que la vie politique avait alors déterminé un assez large courant de vie intellectuelle dans la société de Québec. L'on se préoccupait d'écrire, de publier, et d'endoctriner la foule des lecteurs.

Aussi bien, cette société de Québec, dont la vertu était assez infirme et la morale fort suspecte, si l'on en juge par des articles parus dans les journaux mêmes de l'époque, enfermait un groupe d'esprits très actifs. Les femmes n'y ont pas la réputation d'être très sérieuses; elles lisent beaucoup de romans, et elles passent la plus grande partie de leur temps à ne rien faire ou à faire des riens,¹ mais les hommes, quelques-uns du moins, s'agitent et veulent développer dans le milieu où ils vivent le goût de l'étude et des bonnes lettres. C'est, outre le groupe des députés qui conduisent le parti canadien Bédard, Blanchet, Taschereau, et quelques fonctionnaires comme Perreault et Romain, des jeunes comme Jacques Labrie, Louis Plamondon, Philippe-Aubert de Gaspé qui viennent de finir leur cours classique et se préparent aux carrières libérales. Ils éprouvent le besoin de s'unir et de s'organiser pour rendre leur travail plus efficace et plus persévérant. Ils fondent donc, en 1809, une société littéraire, qu'ils appellent la *Société littéraire de Québec*, et ils en ouvrent les portes à tous ceux de leurs compatriotes anglais qui désirent collaborer à leur œuvre. Le président de cette société est François Romain, gardien du Parlement et de la bibliothèque de Québec; Louis Plamondon, qui est encore étudiant en droit, en est le secrétaire.

La Société est à peine née qu'elle organise un grand concours de poésie anglaise, française ou latine. Les poètes sont invités à célébrer la naissance de sa glorieuse Majesté George III, et une médaille d'argent sera le prix du vainqueur.

Le trois juin 1809, la Société littéraire convoque le public de Québec à une séance solennelle où l'on fait la proclamation des lauréats. Louis Plamondon ouvre cette séance par un éloge très pompeux de George III, puis le président, en un langage plutôt boursoufflé, paie son tribut d'hommage "au plus grand et au plus doux des monarques", et annonce qu'une ode anglaise de M. John Fleming, et une ode française d'un poète anonyme qui signe *Canadiensis* ont mérité d'être couronnées par la Société.

L'ode française n'est en réalité qu'un pauvre essai de versification, et l'auteur l'eût-il signée que l'histoire des lettres canadiennes ne lui serait redevable que d'un acte de loyalisme, de courage et de bonne volonté. Le début de l'ode est une de ces invocations artificielles dont étaient coutumiers les classiques.

¹ Cf. *Bibl. Canadienne*, juillet 1828, p. 57-60.

Sors du sein des Frimats, ranime ton génie,
 Muse du Canada fais entendre ta voix.
 Le Dieu des vers doit fuir de l'Europe asservie,
 Ici tout vit en paix sous le meilleur des Rois :

La loyauté m'inspire,
 Et ma rustique Lyre
 Va par ses premiers sons célébrer George Trois.

Puis le poète exalte le roi pacifique, il abomine Bonaparte, il loue son prince d'avoir si vaillamment résisté à ce "trop fortuné brigand" et il prouve à chaque strophe que le "dieu des vers" ne s'est pas réfugié en son génie. Il termine par ce couplet :

Trop fortuné brigand, en vain dans ton délire
 Tu crois du juste sort éviter les revers,
 Notre Roi, de son Isle ébranle ton Empire
 En donnant des vertus l'exemple à l'univers.
 Albion triomphante,
 Dieu, dans ta main puissante
 Pour punir les méchants mit le sceptre des mers.

La *Société littéraire de Québec* n'eut pas une très longue fortune, et son histoire est d'ailleurs assez obscure. Aussi bien, le Québec littéraire paraît-il avoir souffert beaucoup de la suppression du *Canadien*, qui avait été le principal organe de sa pensée et l'instrument efficace de son action. Ce n'est qu'en 1817 qu'on essaiera de remettre sur pieds le journal québécois, et dans l'intervalle Montréal se sera déjà chargé de recueillir et de développer l'héritage de nos jeunes traditions littéraires.

Les Canadiens, d'ailleurs, ne pouvaient plus guère se passer de journal. Ils en avaient besoin pour suppléer aux livres qui étaient encore assez rares en ce pays; ils en avaient besoin pour s'instruire et suivre le mouvement de la politique nationale; ils en avaient besoin surtout à une époque où la guerre américaine, qui fut d'abord désastreuse pour nos armes, venait de jeter les esprits dans les plus vives inquiétudes sur le sort de la colonie. Aussi, le 27 mai 1813, parut à Montréal le premier numéro du *Spectateur*. Deux ans après, en 1815, fut fondée *l'Aurore*.

"Des morceaux de Politique, des Anecdotes amusantes ou instructives, des morceaux choisis de Poésie ou de Littérature, d'Histoire Naturelle, surtout de celle du pays, l'Histoire des Phénomènes de la nature, les plus remarquables et les plus récemment observés," telle est la matière très étendue et très variée que dans un prospectus daté du 7 avril 1813, Charles Pasteur se proposait de distribuer dans les colonnes

du *Spectateur*. Et, en effet, *le Spectateur* renferme beaucoup d'articles scientifiques et littéraires, et la collection de ce journal constitue un des documents les plus précieux et les plus abondants qu'il faille consulter pour étudier la littérature canadienne de l'époque.

L'Aurore des Canadas, publiée par Michel Bibaud, s'occupa à son tour des sciences et des lettres. Cette feuille reproduisit volontiers, et de façon copieuse, les œuvres des littératures classiques latine et grecque; de temps à autre, elle devint, comme tous nos journaux de ce temps, l'organe des poètes canadiens, et elle publia leurs hymnes, leurs épi-grammes et leurs chansons.

Les annonces prirent aussi, dans ces deux journaux de Montréal, une place plus grande que celle qu'on leur avait donnée dans les papiers de Québec. Montréal se faisait déjà plus âpre au gain, industriel et commerçant. La littérature en souffrait sans doute, et, au mois de septembre 1819, *l'Aurore* disparaissait, ou plutôt se laissait absorber par *le Spectateur*. Dès lors, les deux feuilles n'en firent plus qu'une seule dont Michel Bibaud prit lui-même la direction.

Un an plus tôt, le premier août 1818, Henri Mézières avait fondé *l'Abeille Canadienne*. Ce journal de littérature et de sciences est une sorte de revue ou plutôt un recueil publié deux fois par mois à quarante pages. Mézières se plaît à constater, dès les premières lignes de son prospectus, quelles transformations profondes se sont accomplies en ce pays depuis vingt ans, et il signale tout particulièrement "le culte empressé que l'on y rend aux Sciences et aux Belles-lettres." C'est pour développer encore ce culte, et pour fournir aux esprits une alimentation nouvelle qu'il s'est inquiété depuis plus d'un an d'intéresser à l'œuvre qu'il entreprend des savants étrangers: il veut que *l'Abeille Canadienne* ne voltige et butine que sur des fleurs de choix, qu'elle ne recueille en sa ruche qu'un miel rare et délicieux.

A cette saison des lettres canadiennes, c'était trop haut porter ses ambitions. Mézières voulut tout de même les réaliser; il exclut du coup nos modestes ouvriers de la plume, et il alla chercher trop loin ses collaborateurs. Il ne s'est pas assez soucié de publier dans sa revue des œuvres canadiennes. On ne voit guère en ce recueil, qui a vécu six mois à peine, que des reproductions de littérature française; et en feuilletant ces pages on se sent tout à fait en pays étranger. *L'Abeille Canadienne* n'était que de nom une abeille du Canada, et elle méritait bien d'en mourrir.

* * *

Le Canadien, le Courrier de Québec, le Vrai Canadien, le Spectateur, l'Aurore, l'Abeille Canadienne, voilà donc, pour la première période de notre histoire au dix-neuvième siècle, les témoins de l'activité intellectuelle de nos grands-pères.

Le prose dont ils sont remplis constitue le chapitre le plus considérable de l'histoire littéraire de cette époque. Elle est à peu près la seule qui traduise la pensée des Canadiens, la seule du moins, ou à peu près, que l'on imprime. Et c'est donc elle qui occupe, retient l'attention des citoyens, qui oriente leurs sympathies politiques, qui souvent leur dicte le jugement qu'ils doivent porter sur la chose publique. Cette prose est tour à tour enflammée et calme, ardente et contenue, agressive et patiente. Elle est pleine des agitations qui ont troublé certaines heures de notre vie nationale, à une époque où Craig était ici la dupe des mauvais conseillers qui l'entouraient; à une époque où nous étions à la fois irascibles et capables de revendications hardies; à une époque où nos voisins se faisant envahisseurs, la guerre étrangère vint un moment rallier et grouper autour du drapeau, dans un commun dévouement, toutes les activités et tous les héroïsmes. C'est donc l'écho de vingt années de vie laborieuse et mouvementée, que nous apporte encore ces vieilles collections de journaux; et cet écho est varié, multiple, fidèle; il prend tous les accents des voix qui se sont alors exprimées par le discours ou par la plume.

Sans doute, les journaux de ce temps ne sont pas aussi inquiets des nouvelles de la rue, ils ne sont pas aussi indiscrets dans leurs allures que les journaux de notre temps; et c'est, à coup sûr, par quoi ils leur sont supérieurs. D'autre part, si la langue qu'écrivaient Viger, Bédard, Blanchet, de Bonne, Panet, Taschereau, Labrie, Plamondon, Bibaud, est souvent embarrassée, pesante et solennelle, elle a aussi je ne sais quoi de sobre, de court, de précis, de digne que l'on aimerait à trouver toujours dans la prose de nos journalistes contemporains. Les articles qu'écrivaient ces rédacteurs ont une gravité et une certaine plénitude de choses et d'idées à laquelle on ne peut comparer toujours le ton souvent trop familier ou vulgaire, et aussi le vide tapageur que parfois l'on constate dans les innombrables colonnes de nos journaux.

Ce que nous disons ici de la prose des journalistes de 1800 à 1820, nous pourrions l'affirmer encore de celle des orateurs parlementaires qui ont pris part aux débats de la Chambre des députés. Seulement, les documents nous manquent sur lesquels nous pourrions appuyer notre affirmation. Mais ce sont le plus souvent les mêmes hommes qui écrivent dans le journal et qui parlent à la tribune, et c'est pourquoi il est permis de conclure, avec vraisemblance, qu'ils transportent dans le discours ces qualités de précision, de clarté, de sobriété, et de force robuste qu'ils font paraître dans leurs écrits. Comme ils n'ont pas dans le journal une langue que soit bien vive, imagée, brillante, chaude et colorée, on ne peut supposer qu'ils aient été des orateurs politiques soucieux de faire resplendir l'éclat des périodes. La prose oratoire, comme la prose écrite de ce temps, est donc plus solide qu'artistique,

plus vigoureuse que souple, plus ferme que vibrante: quoique pourtant certains articles du *Courrier de Québec*, du *Canadien* et du *Spectateur* soient parfois animés d'un souffle qui rappelle les enthousiasmes du lyrisme ou les vivacités mordantes de la satire. Malins et patriotes, nos ancêtres le furent toujours, et l'esprit gaulois n'a jamais manqué à leurs plus graves entreprises. La prose de nos journaux fut donc vivement imprégnée de cette générosité et aussi de cette ironie légère et gracieuse que rarement l'âme française réussit à oublier tout à fait. C'est dans les articles en prose de nos journaux que cette âme fit alors paraître ces deux précieuses qualités; c'est aussi, et c'est surtout peut-être dans les poésies, que l'on rencontre presque à chaque pages de ces périodiques, qu'elle se plut à les joindre, à les mêler et condenser pour les faire saillir et briller davantage.

Les journaux de 1800-1820¹ sont, en effet, en même temps que le livre principal où se trouve imprimée la prose canadienne, le recueil unique où viennent se loger les vers, petits ou grands, que souffle à nos poètes la muse un peu rustique de nos origines littéraires.

LA POESIE.

CHANTS GUERRIERS ET PATRIOTIQUES. (2)

La poésie patriotique est la première qu'il convient de rechercher et d'étudier dans ces feuilles qui eurent pour mission principale d'entretenir, d'alimenter et de renouveler sans cesse au fond des âmes et des consciences le foyer de la vie nationale.

Et parce que c'est à l'époque des grandes agitations, à l'heure des combats périlleux que l'inspiration s'anime davantage et s'exprime avec le plus d'abondance, nous choisirons, parmi toutes les strophes patriotiques que l'on a pu composer au commencement du dernier siècle, celles qui furent publiées à l'occasion de la guerre que les Américains vinrent ici porter en 1812.

Les Canadiens, que l'on avait souvent voulu représenter comme des défenseurs très peu sûrs de la domination britannique, donnèrent alors, en plus d'une rencontre, des preuves évidentes de leur franche loyauté. Ils furent, à certains moments, le rempart suprême et solide contre lequel vint se briser l'armée ennemie.

¹ Il faut aussi consulter, pour l'histoire de la poésie au Canada de 1800 à 1820, le premier volume du *Répertoire national*.

² Dans les pages qui vont suivre, nous citerons aussi souvent et aussi copieusement que possible les poètes étudiés. Nous pensons que c'est bien le meilleur moyen de faire connaître des œuvres qui, pour la plupart, n'ont pas encore été publiées ailleurs que dans les journaux du temps. Il importe que le lecteur sache sur quoi reposent nos observations et nos critiques.

On pouvait, du reste, prévoir cette ardeur guerrière et ce loyalisme fervent par le seul enthousiasme avec lequel les Canadiens avaient accueilli, en 1807, la nouvelle de la réorganisation de la milice canadienne. L'on pressentait, à cette heure, le conflit qui devait éclater quelques années plus tard entre la métropole et la république américaine, et les Canadiens se préparaient avec le plus vif entrain à défendre généreusement le drapeau. On s'estimait heureux de faire du service; on donnait alors le nom d'*élus* à ceux qui étaient appelés dans les rangs; des patriotes qui avaient dépassé l'âge réglementaire demandaient quand même à être enrôlés, et partout l'on fêtait et célébrait nos braves miliciens. Les chansons jaillirent spontanément des lèvres canadiennes; elles saluèrent surtout dans un lyrisme plus ardent qu'académique le premier bataillon de la milice de Québec, et son capitaine, Dupré, l'idole des concrits. ⁽¹⁾

Ceux-ci exprimèrent à leur tour leur dessein de se battre hardiment contre ceux qu'on appelait alors couramment les *Yankés*. Voici, par exemple, comment s'affirmait le beau zèle d'un milicien de Berthier.

On dit que l'Américain
Menace la Province,
Et qu'il veut d'un coup de main
Déposséder un Prince.
Mais je suis soldat, moi,
Fidèle à ma Patrie,
Et pour elle et pour mon Roi
Je donnerai ma vie.

Pour prévenir les desseins
D'un peuple téméraire,
Sa loi va mettre en mes mains
La foudre, le tonnerre.
Oui, je suis soldat, moi,...

Dignes du nom glorieux
De Canadiens fidèles,
Prenons tous de nos ayeux
L'exemple et le modèle.
Oui, je suis soldat, moi... ⁽¹⁾

La guerre éclata en 1812, et les troupes américaines éprouvèrent d'abord de cruels échecs. Mais la campagne de 1813 fut particulièrement désastreuse pour nos armes dans le Haut-Canada. Les Anglais avaient presque partout fléchi, et après la bataille du vingt-huit sep-

⁽¹⁾ On peut trouver trois de ces chansons imprimées sur des feuilles détachées, et insérées dans la collection du *Canadien* conservée aux Archives du Séminaire de Québec, tome I, p. 164, à la suite du numéro du 22 août 1807. Le docteur LaRue attribue ces chansons à un M. Baillargé, peintre et architecte.

¹ *Le Foyer Canadien*, III. article du docteur H. LaRue, p. 65.

tembre qui fut livrée devant Toronto, où les Américains furent encore vainqueurs, il ne restait plus guère à l'ennemi qu'à s'emparer de Montréal et de Québec pour devenir le maître du Bas-Canada.

Nos compatriotes s'émurent, et ils se préparèrent à une intrépide résistance. Un nouveau Tyrtée emboucha la trompette pour rallier les courages :

Je vois de toute part dans leur pompe homicide
Etinceler le glaive et flotter les drapeaux ;
Mars apprête son casque et Pallas son égide,
Et la mort ses flambeaux.

Guerriers, éveillez-vous aux cris de la victoire.
Aux armes, citoyens, il faut tenter le sort ;
Il n'est que deux sentiers dans les champs de la gloire,
Le Triomphe ou la Mort.

Entendez-vous gémir votre auguste Patrie ?
Elle vous tend les bras, et ses yeux sont en pleurs,
Ses lauriers sont épars ; sa guirlande flétrie
Implore des Vengeurs.

Allons et repoussons des nations jalouses ;
De nos ayeux du moins défendons le tombeau,
Le sceptre de nos rois, le lit de nos épouses,
Nos enfants au berceau. (1)

Dans le même numéro du *Spectateur* où nous lisons ces strophes ardentes, un autre versificateur déplore qu'on ait, il y a huit jours, dans les colonnes de ce journal, consacré toute une longue poésie à la critique des vers, à la guerre des rimeurs :

Eh ! qu'importe au Public la Guerre des Rimeurs,
Quand il a sur le dos celle des Empereurs ?
Qu'on ne parle donc plus de ces gens du Parnasse,
S'ils n'ont point au canon attelé leur Pégase :
Sur la Paix, sur la Guerre, un vers qui ne dit rien,
Ne peut être aujourd'hui qu'un bien fol entretien.

La guerre occupait donc tous les esprits, et l'on ne songeait qu'à débarrasser le territoire de l'envahisseur. Aussi ce fut, quelques jours après, toute une clameur triomphale, quand notre vaillant colonel de Salaberry, avec une poignée de trois cents hommes, eut vaincu sur les bords de la rivière Chateauguay une armée de huit mille combattants commandés par le général Hampton. L'ordre du jour publié après ce combat héroïque signalait "la valeur, la constance et le courage qu'avaient déployés nos soldats dans cette journée brillante qui couvre les *Canadiens* de gloire." (2)

¹ *Le Spectateur*, supplément du 29 octobre 1813.

² *Le Spectateur*, 28 octobre 1813.

Nos poètes ne pouvaient manquer de célébrer un si beau fait d'armes. Chansonniers et lyriques s'essayèrent sur ce thème glorieux. L'inspiration ne s'éleva pas vraiment jusqu'à la hauteur du sujet; mais l'on peut du moins recueillir en ces essais quelques vers où s'exprime de façon à la fois simple, naïve et sincère le sentiment national.

Voici quelques couplets, un peu lourds souvent, mais francs, d'une chanson "composée à l'occasion de la bataille des Fourches de Chateauguay," et que signe *Un Canadien*.

Baptiste à la fleur de son âge
De l'honneur suivant le sentier,
A la Fourche, plein de courage,
Combattait comme un vieux guerrier.
 La balle cruelle
Vient l'atteindre dans le moment
Où la victoire est à nos vœux fidèle ;
Au champ d'honneur, il meurt content. (Bis)

Un autre aussitôt prend sa place,
Et montre la même valeur ;
Le sort couronne son audace ;
De survivre il a le bonheur.
 Après la victoire
Il chante et répète gayement :
Quand on revient, couronné par la gloire,
Du champ d'honneur, on vit content. (Bis)

.....

Nobles enfants de cette terre
Qui s'arrose de votre sang !
Comme dans la paix, dans la guerre
Que votre nom soit triomphant.
 De Mars le génie
Vous inspire ses sentiments :
Toujours vainqueurs, enfants de ma patrie !
Au champ d'honneur, vivez contents.¹ (Bis)

Le Spectateur publie quelques semaines plus tard un hymne sur la *Victoire de Chateauguay*, que Huston attribue à J.-D. Mermet, un officier français récemment arrivé au pays. Il y a dans cette pièce beaucoup de vers languissants et lourds; le début est d'ailleurs assez vif, et la fin de l'hymne tombe d'une jolie chute.

La trompette a sonné : l'éclair luit, l'airain gronde :
Salaberry paraît ; la valeur le seconde,
Et trois cents Canadiens qui marchent sur ses pas,
Comme lui, d'un air gai, vont braver le trépas.

.....

¹ *Le Spectateur*, 11 novembre 1813.

Oui ! généreux soldats, votre valeur enchante :
 La patrie envers vous sera reconnaissanté.
 Qu'une main libérale, unie au sentiment,
 En gravant ce qui suit, vous offre un monument !
 " Ici les Canadiens se couvrirent de gloire ;
 " Oui ! *Trois Cents* sur *Huit Mille* obtinrent la victoire.
 " Leur constante union fut un rempart d'airain
 " Qui repoussa les traits du fier Américain.
 " Passant, admire les... Ces rivages tranquilles
 " Ont été défendus comme les Thermopiles ;
 " Ici Léonidas et ses trois cents guerriers
 " Revinrent parmi nous cueillir d'autres lauriers."¹

Ajoutons à ces poésies patriotiques l'*Hymne des Canadiens*, que composait encore, au lendemain de Chateauguay, un poète qui chantait à Kingston. Cet hymne, qui se développe en une série de douze strophes, raconte avec quel empressement ému et joyeux les Canadiens quittèrent leurs foyers, leurs familles, leurs temples pour aller combattre l'Américain. Il y a bien aussi quelque monotonie en ces alexandrins qui traînent un peu nonchalamment leurs hémistiches. Nous ne reproduisons que la dernière strophe où se résume toute l'inspiration de la pièce :

Oui, Canadiens, chantons, buvons à notre gloire !
 Arrosons les lauriers que donne la victoire !
 De tels rameaux ici doivent-ils se flétrir ?
 Non ! nous savons vaincre ou mourir.
 Honneur au Canada ! c'est la voix unanime ;
 Buvons et répétons notre serment sublime :
 Oui, nous le jurons tous ! oui, les Bas-Canadiens,
 De leur Dieu, de leur roi, sont les meilleurs soutiens.²

Si ardent que l'on soit à combattre, à défendre son Dieu et son Roi, on ne peut s'empêcher d'être heureux quand la paix vient ramener le calme et la joie dans les foyers, et c'est ce sentiment qu'un soldat du régiment de Meuron a essayé d'exprimer et de traduire en une poésie trop facile et un peu pesante, qu'il a intitulée : *Couplets sur la Paix*, et qui se termine par cette strophe :

Enfants chéris de la victoire,
 Guerriers, unissez à jamais
 Aux lauriers sanglants de la gloire
 La douce olive de la paix ;
 Elle est le fruit de votre ouvrage ;
 Goûtez un bienfaisant repos ;
 Sans attiédir votre courage
 Il peut faire oublier vos maux.³

¹ *Le Spectateur*, 25 novembre 1813. Voir aussi *le Répertoire national*, I, 95.

² *Le Spectateur*, 9 décembre 1813.

³ *Le Spectateur*, 7 mars 1815.

Le loyalisme des Canadiens, qui s'affirme si crânement dans les combats et un peu lourdement dans la poésie, se fortifiait alors de toute l'antipathie qu'ici l'on éprouvait pour le maître qui à cette heure régnait sur la France, et sacrifiait à ses ambitions tant de vies humaines. Napoléon était impopulaire au Canada, et il l'était surtout auprès de ces Français émigrés qui se plaisaient à rimer parmi nous leurs impressions. Il y a dans les journaux parus à l'époque des dernières années de l'empire toute une littérature anti-bonapartiste, qui prend très souvent la forme du vers plaisant et sarcastique. Preuve, cette poésie assez alerte, écrite par un Français sans doute, à l'occasion des désastres de la campagne de Russie. Il suppose qu'un parisien qu'on aurait fait prisonnier et exporté en Sibérie, écrit à sa maman le billet suivant :

O Maman, ma chère Maman !
 Secourez-moi, je vous en prie :
 Napoléon n'est qu'un tyran
 Qui nous immole à sa furie :
 Il nous promettait des lauriers ;
 On nous a donné des menottes.
 Voilà le fort des beaux guerriers
 Que vous appelez *Sans-culottes*.

O Maman ! Paris seul est beau.
 Dans ces déserts tout me dégoûte ;
 La Sibérie est un tombeau ;
 J'y trouverai le mien sans doute.
 Nous sommes gelés, morfondus ;
 Nos gardiens sont de vrais despotes.
 Non, Maman, nous ne pouvons plus
 Exister ici sans culottes.

Ah ! plutôt condamnez au feu
 Cet exécration Bonaparte ;
 La guerre pour lui n'est qu'un jeu,
 Chaque soldat n'est qu'une carte.
 Il fait enfin ce qu'il lui plaît :
 Nous ne sommes que ses marmottes ;
 Mais s'il nous fouette, c'est bien fait,
 Pourquoi sommes-nous sans culottes ?

Ah ! pour venger tant d'innocens
 Tant de millions de victimes :
 Pour expier tant de tourmens,
 Tant d'attentats et tant de crimes,
 Puissent tous les Napoléons
 Gémir sous ces affreuses grottes,
 Et sur ces horribles glaçons
 Coucher comme nous sans culottes !

Adieu, Maman, adieu mes sœurs :
 Vous, croyez-moi, mes petits frères :
 Du Tiran craignez les fureurs ;
 Il nous accable de misères.
 Ah ! puissiez-vous rester petits,
 Et ne vous montrer patriotes,
 Que lorsque le règne des Lis
 Viendra nous rendre nos culottes.¹

On peut ajouter à ces stances contre Napoléon, une autre pièce intitulée: *L'Angleterre triomphante et la France heureuse*,² une chanson très vive, un peu chargée: *Qu'est devenu ce grand guerrier...*,³ et résumer toutes les diatribes et tous les sarcasmes anti-napoléoniens dans ce distique qui fut écrit après l'abdication de l'empereur :

Ci-git Napoléon Premier ;
 Dieu veuille qu'il soit le dernier !⁴

CHANSONS SATIRIQUES, EPIGRAMMES ET FABLES ANONYMES.

L'inspiration ne fut pas chez nos poètes exclusivement guerrière et patriotique; elle fut plus générale, variée, multiple, telle qu'elle ne cesse d'apparaître toujours dans l'histoire des littératures. Tour à tour grave, légère, sérieuse, badine, lyrique, didactique, rêveuse, épigrammatique, elle prit un très grand nombre de ces formes courtes et rapides qu'elle a revêtues en France dans la seconde moitié du dix-huitième siècle.

La chanson elle-même qui rythma volontiers la marche de nos soldats, et qui s'exerça contre la tyrannie de Bonaparte, descendit souvent vers des sujets plus petits; elle se plut à taquiner et à médire, à déchirer les réputations et à enfoncer parfois son dard dans la chair vive des vanités personnelles. Ce sont les querelles de nos partis politiques qui lui fournirent surtout la matière la plus abondante de ses refrains satiriques. Les rédacteurs des journaux canadiens-français se renvoyaient de l'un à l'autre, et dans le langage des dieux, des épigrammes, qui souvent se prolongeaient en des couplets fort aiguisés. Et quand les discussions devenaient plus graves, et l'inspiration plus méchante, quand les journaux eux-mêmes n'auraient pas suffi à renfermer ces poésies, ou quand ils n'avaient pas voulu prendre la responsabilité

¹ *Le Spectateur*, 31 mai 1814; cette pièce est intitulée: *Un parisien en Sibérie à sa Maman*.

² *Le Spectateur*, 14 juin 1814.

³ " " 21 juin 1814.

⁴ " " 14 juin 1814.

des morsures cruelles qu'elles pouvaient faire à autrui, c'est sur des feuilles volantes qu'on les y imprimait, et l'on distribuait et vendait sur la rue ou sur le marché cette littérature toujours populaire.

De tous les vers satiriques que l'on voit souvent imprimés sur la dernière page des journaux de ce temps, nous ne citerons que cette tirade que décochaient un jour à l'adresse du *Canadien* les jeunes rédacteurs du *Courrier de Québec* :

Veux-tu savoir, compatriote,
Pourquoi le *Canadien* radote ?
C'est la faute de ses auteurs,
Dans qui règne un certain délire,
Qui porte à vouloir tout conduire.
Plaignons leur sort et leur malheur ;
Car, après tout, leur radotage
Tourne à notre désavantage :
L'étranger qui lit leur papier
Dont le style incorrect, grossier,
Lui donne à rire à chaque page,
Ne connaît pas qu'il est l'ouvrage
De deux pédans, dont l'un n'a lu
Que son *l'Homond*, sans le comprendre,
Et l'autre dans *Ferrière* a vu
Tout ce que l'homme peut apprendre.¹

Aucune discussion politique, aucune rivalité de partis ne détermina peut-être autant de chansons satiriques que les discussions et les rivalités auxquelles donnèrent lieu l'exclusion du juge de Bonne de la Chambre des députés, le renvoi par Craig du Parlement patriote, et l'interdiction du *Canadien*.

Ce sont alors des chansons à dix, quinze et dix-huit couplets, où successivement l'on rime et ridiculise les travers de l'un ou l'autre des principaux patriotes et chouayens qui conduisent la bataille. Certes, il ne faut pas attacher une très grande importance littéraire à ces élucubrations de la passion politique; elles sont plutôt faibles, et d'une tenue peu académique.

Canadiens, vos représentants
Ont fait faire culbute
Au juge par entêtement
Qui a voulu sa chute :
Ses suppôts pour vous abuser
Font des discours frivoles ;
Ne vous laissez point amuser
Par leurs fades paroles.

¹ *Le Courrier de Québec*, 11 mars 1807.

Et l'on propose au peuple de renvoyer au Parlement les députés que Craig vient arbitrairement d'en faire sortir.

Quand oserez-vous donc chasser,
Peuple, cette canaille,
Que le Gouverneur veut payer?
Renommez les Représentants
Que les nobles méprisent,
Et conduisez les triomphants,
Pour que tous les élisent.

Et les chouayens répondent à ces aménités par une complainte sur la mort du *Canadien*.

Il est mort c'est pour le certain,
Ce vilain, méchant *Canadien*,
Qui semait la discorde,
Qui ne voulait pas faire le bien :
Il est mort pour tout citoyen
Qui aime la paix, la concorde.
* To, to, to, battez chaud, bon courage,
Nous avons mis fin au tapage.

.....
Ah ! ne les renvoyez donc plus :
Tous ceux que vous aviez élus,
En veulent à votre perte,
A votre honneur, à vos écus ;
Ils sont méprisés, confondus,
Ne paraîtront plus, je m'en flatte.
To, to, to...¹

* * *

La fable voisine souvent avec la chanson satirique pour ce qu'elle enferme de malice à l'adresse des hommes qu'elle veut instruire. Aucun genre littéraire ne se prête mieux peut-être à la censure des travers, parcequ'aucun ne dissimule mieux la personne toujours irritante des censeurs. Ce sont d'autres orateurs que soi que l'on met en scène, le plus souvent des animaux, ou plus gentiment encore des arbres et des fleurs. Et l'on accepte volontiers les remontrances que nous font des êtres si éloignés de nos mesquins intérêts, et si peu capables d'éveiller notre susceptibilité.

Le *Mercury* ne pouvait donc s'irriter quand le *Canadien* lui dédiait un jour ce petit dialogue intitulé, *L'Erable et la Ronce* :

L'érable dit un jour à la ronce rampante :
Aux passants pourquoi t'accrocher ?
Quel profit, pauvre sotte, en comptes-tu tirer ?
—Aucun, lui répondit la plante.
Je ne veux que les déchirer : (2)

¹ On peut trouver ces chansons à la fin du vol. IV de la collection du *Canadien*, conservée aux archives du Séminaire de Québec.

² *Le Canadien*, 29 novembre 1806.

Le curé et les marguilliers de la paroisse de Notre-Dame de Montréal durent trouver assez plaisante, assurément, la leçon qu'ils purent lire un jour à leur adresse dans *le Spectateur*. Le public ne pouvait "s'empêcher de blâmer la petitesse mesquine de l'église paroissiale tout en admirant l'élégance et la magnificence avec laquelle on l'avait décorée," et voici comment un rimeur voila sous les allégories de la fable cette juste critique.

Il était autrefois une famille en ville
 Dont l'étroit et modeste asile
 Pouvait suffire à peine à deux enfants
 Et leurs parents.
 Petit ménage
 Croît avec l'âge.
 Celui-ci jeune encore allait multipliant.
 Il eut fallu dès lors que le toit fût plus grand.
 D'y pourvoir eût été sagesse
 En avançant vers la vieillesse :
 Nos deux époux très follement,
 En jugèrent tout autrement.
 Plus les enfants venaient, plus nos gens à mesure,
 Dans tous les coins de la maison
 Prodiguaient, en mainte façon,
 Sculpture et peinture et dorure ;
 L'embellissaient de toutes parts,
 Y faisaient briller tous les arts.
 Quel aveuglement ! va-t-on dire.
 Si vit-on tout le monde en rire.
 Car en dépit de tous ces ornemens
 Nos gens étaient tassés comme de vrais hareng
 On voulut en vain contredire ;
 Quelque chose qu'on leur pût dire,
 Sous ces lambris dorés, ils aimaient mieux souffrir
 Languir et respirer à peine,
 Vivre à l'étroit et dans la gêne,
 Et s'exposer même à périr,
 Que de se trouver humblement
 Plus à l'aise et plus largement.
 J'entends chacun qui se récrie
 Contre cette insigne folie,
 Maudissant du couple entêté
 L'aveugle opiniâtreté.
 Je leur dirais : Vous blâmez leur sottise ;
 Mes bons amis, regardez votre Eglise. (1)

Les journaux du commencement du siècle dernier renferment un grand nombre de ces fables où s'affirme sous le couvert prudent de l'allégorie l'esprit malin et un peu irritable des anciens. Ces poésies sont une manifestation, pas toujours élégante, mais certaine, de l'âme vive, joyeuse et facilement méchante dont nous avons hérité.

(1) *Le Spectateur*, 2 septembre 1813.

JOSEPH QUESNEL.

Il y a évidemment plus d'esprit que d'art dans ces petites pièces où la muse canadienne cherche à se distraire et à s'égayer. Il y eut, pourtant, au commencement du siècle dernier, quelques poètes qui réussirent à mettre plus de perfection dans ces œuvres légères, et, en général, dans la poésie canadienne. Ces auteurs sont surtout des Français nés en France, émigrés chez nous, et qui se préoccupent parfois de cultiver les genres secondaires de la poésie.

Joseph Quesnel et J.-D. Mermet sont, à coup sûr, les deux meilleurs artistes de cette époque que nous étudions, et ils sont d'origine française. Un seul nom parmi les Canadiens qui osent signer leurs vers, mérite de prendre place à côté de ces deux premiers, c'est le nom de Michel Bibaud.

Quesnel et Mermet rappellent assez bien ces poètes aimables de la fin du dix-huitième siècle qui excellaient à rimer d'une façon aisée, élégante, spirituelle, et qui s'exerçaient à la fois dans le lyrisme, dans l'épître, dans le poème descriptif, dans l'épigramme et la chanson. Michel Bibaud va chercher plus loin ses ancêtres littéraires, et il imite, de très-loin, Horace et Boileau; par tempérament et par goût, plus que par son inspiration et par son mérite, il est du grand siècle.

* * *

Joseph Quesnel est le plus grand ou le moins imparfait de nos poètes du commencement du dix-neuvième siècle, et c'est peut-être lui qui a exercé sur le mouvement littéraire, le mouvement poétique de ce temps la plus active influence. Ce Français était d'ailleurs devenu Canadien; il était vraiment nôtre par adoption et par sentiment; seulement il resta Français par son tour d'esprit, et par sa culture, et par la formation littéraire qu'il avait reçue, et ce fut bien assez pour qu'il eût, de ce chef, une grande supériorité sur les nôtres.

Né à Saint-Malo, en 1749, il se fit, ses études terminées, marin de profession. Après quelques années de navigation dans les mers de l'Afrique et de l'Inde, il s'embarqua, en 1779, pour New-York, sur un vaisseau dont il avait le commandement. A la hauteur du banc de Terre-Neuve, son vaisseau fut pris par une trégate anglaise, et lui-même fut conduit à Halifax. De là il vint à Québec. Protégé par Haldimand, il s'établit définitivement au Canada, se maria à Montréal, et fixa sa résidence à Boucherville. Il mourut le 3 juillet 1809.

Quesnel était né, dit-on, poète et musicien. Molière, Boileau et son violon étaient ses compagnons de voyage. A part les poésies dont nous avons à parler, il a composé quatre ouvrages dramatiques pour lesquels

il a écrit lui-même la musique: un opéra, *Lucas et Cécile*; une comédie-vaudeville, *Colas et Colinette*, imprimée à Québec; une comédie en vers, non imprimée, *l'Anglomanie*, et une comédie en prose, imprimée à Paris, *les Républicains français*. Il a fait aussi de la musique sacrée pour l'église paroissiale de Montréal. (1)

Joseph Quesnel se complaît dans la poésie légère et badine. Sa muse ne se lasse pas de plaisanter, et souvent il lui arrive de le faire de façon si spirituelle et si délicate que les vers du poète sont alors de petits modèles de grâce aisée et souriante; à cet élégant badinage il joint volontiers une ironie piquante qui, sans paraître y toucher enfonce ses fines pointes dans la chair d'autrui. *L'Épître à M. Généreux Labadie* est une de ses œuvres qui caractérisent le mieux la facilité abondante et la malice courtoise de l'auteur. Généreux Labadie est un poète canadien qui n'a probablement vécu que dans l'imagination de Quesnel et qui fait des vers médiocres, sans se rendre bien compte de cette faiblesse, et qui s'étonne donc que le public ait pour lui tant d'indifférence. Joseph Quesnel, qui éprouva sans doute lui-même, et plus d'une fois, les effets de la trop grande apathie que l'on entretenait alors chez les politiques et dans la société canadienne pour les choses de l'esprit, écrit à Labadie pour mêler ses regrets aux siens, et pour lui offrir dans le spectacle de cette commune infortune une suffisante consolation. Mais cette épître unit dès le début, la satire à la bénédiction.

Toi qui trop inconnu mérites à bon titre,
 Pour t'immortaliser, que j'écrive une épître,
 Toi qui si tristement languis en l'univers,
 Labadie, c'est à toi que j'adresse ces vers.
 Quand je vois tes talents restés sans récompense,
 J'approuve ton dépit et ton impatience;
 Et je tombe d'accord que nous autres rimeurs
 Sommes à tort en but à messieurs les railleurs.
 Je sais qu'à parler vrai, ta muse un peu grossière
 Aux éloges pompeux ne peut donner matière;
 Mais enfin tu fais voir le germe d'un talent
 Que doit encourager tout bon gouvernement.

 Mais celui par malheur sous lequel nous vivons
 Ne sut jamais, ami, tout ce que nous valons.
 Quelle honte, en effet, au pays où nous sommes
 De voir le peu de cas que l'on fait des grands hommes!

Puis Quesnel fait voir comment les faveurs ministérielles vont à des gens qui méritent moins que le poète.

Et ces gens, qui sont-ils? Les uns des militaires,
 En tout point dépourvus de talents littéraires,
 Qui, parce qu'un boulet leur a cassé le bras,

(1) Voir, pour tous ces détails et autres, la courte notice publiée dans le *Répertoire national*, I, 18.

S'imaginent que d'eux l'on doit faire grand cas ;
 Les autres magistrats, juges, greffiers, notaires,
 Conseillers, médecins... ou même apothicaires...
 Car sur la liste enfin des gens à pension,
 L'on trouve tout état, toute profession,
 Le rimeur excepté. Quelle injuste manie !
 Faut-il que sans pitié la fortune ennemie
 Nous ait, pour nos péchés, cloués dans un climat
 Où les gens sont sans goût... ou l'ont trop délicat.

Mais comme Boileau consolait Racine des cabales que l'on machinait contre ses meilleures pièces en lui racontant comment Molière avait lui-même souffert de l'ingratitude de ses contemporains,⁽¹⁾ Quesnel voulut encourager Labadie par l'exemple des mésaventures qui lui étaient arrivées. Musicien et poète, il a vu lamentablement échouer devant le public sa musique et ses vers :

Voici le fait : privé de retourner en France,
 J'arrive en ce pays ; pleins d'affabilité,
 Ils exercent sur moi leur hospitalité ;
 De ce je ne me plains. Mais, las ! point de musique.
 A table, ils vous chantaient vieille chanson bachique ;
 A l'église c'étaient deux ou trois vieux motets
 D'orgues accompagnés qui manquaient de soufflets.
 Cela faisait pitié. Moi, d'honneur je me pique :
 Me voilà composant un morceau de musique,
 Que l'on exécuta dans un jour solennel :
 C'était, il m'en souvient, la fête de Noël.
 J'avais mêlé de tout dans ce morceau lyrique,
 Du vif, du lent, du gai, du doux, du pathétique :
 En bémol, en bécarre, en dièse, et cœtera ;
 Jamais je ne brillai si fort que ce jour-là.
 Eh bien ! qu'en advint-il ? On traite de folâtre
 Ma musique qu'on dit faite pour le théâtre.
 L'un se plaint qu'à l'office il a presque dansé ;
 L'autre dit que l'auteur devrait être chassé :
 Chacun sur moi se lance et me pousse des bottes.
 Le sexe s'en mêla, mais surtout les dévotes :
 Doux Jésus, disait l'une, avec tout ce fracas,
 Les saints du paradis ne résisteraient pas.
 Vrai Dieu ! lorsque ces cris, disait une autre, éclatent,
 On dirait qu'au jubé tous les démons se battent.
 Enfin, cherchant à plaire en donnant du nouveau,
 Je vis tout mon espoir s'en aller à vau-l'eau.

Rebuté dans la musique, Quesnel déclare qu'il voulut se rendre fameux dans la littérature.

Bientôt de mon cerveau sort une comédie.
 Une autre la suivit. Deux pièces, c'est beaucoup ;
 On parlera de moi, disais-je, pour le coup ;

(¹) Cf. Epître à Racine.

ce genre de poésie, ou du moins ce que l'on y rencontre d'ordinaire, c'est une versification aisée, une élégance harmonieuse, une pensée claire et rapide : et ce sont les qualités que Joseph Quesnel réussit à faire passer en ses vers. Ses préceptes sur l'art de bien dire au théâtre sont eux-mêmes fondés sur la plus décisive expérience et sur la nature.

Acteurs, pour réussir, voici la règle sûre :
 Observez, imitez, copiez la nature ;
 Examinez surtout quelles impressions
 Produisent sur les traits toutes les passions,
 Afin, selon le cas, qu'en votre personnage,
 Vous puissiez sur cela mouler votre visage.

Le ton de la voix doit être lui-même mesuré sur les choses qu'il faut exprimer :

Je sais que, plus touchant, le ton de Melpomène
 Veut qu'avec dignité l'on parle sur la scène ;
 Toujours triste, éperdue, la tragédie en pleurs
 Se plaît dans les alarmes et vit de douleurs ;
 Mais sa joyeuse sœur, de sarcasmes nourrie,
 Veut que tout simplement on converse et l'on rie.

Puis, Quesnel donne des conseils sur le choix des costumes, sur le naturel du langage, la rapidité convenable du débit ; et il termine en recommandant aux acteurs de ne jouer jamais que des pièces qui soient morales, et bienfaisantes à l'âme des spectateurs.

Joseph Quesnel qui aimait sourire et mêler à ses joyeusetés un brin de philosophie a composé une chanson qui devint très-populaire dans la société lettrée de son temps. *Le petit bonhomme vit encore*, ⁽¹⁾ est une agréable fantaisie sur cette persistance avec laquelle nos instincts réprimés, nos défauts corrigés, nos passions domptées reviennent toujours à quelque heure de la vie surprendre notre naïve sécurité ; toutes ces choses renaissantes, c'est *le petit bonhomme qui vit encore*. N'y a-t-il pas aussi parfois des êtres vivants que l'on croit morts, que la gazette a tués, et que l'on rencontre encore, quelque jour, sur sa route ? Quesnel lui-même se flatte d'ailleurs d'être encore vivant et d'avoir échappé aux horribles boucheries que la guerre a si souvent faites dans sa chère France.

La guerre a fait couler le sang
 Dans tous les coins de ma patrie ;
 Jamais l'affreuse tyrannie
 Ne fit périr tant d'innocents ;
 Pour moi que les destins prospères
 Ont sauvé du sort de mes frères,
 Je dis, en bénissant mon sort :
 Le p'tit bonhomme vit encore !

(1) cf. *Répertoire national*, I, 73.

L'esprit ne manquait donc pas à ce poète dont au surplus, la valeur est assez inégale, et Quesnel aimait encore à le loger en des épigrammes, en des stances, en de courtes poésies où il lui plaisait d'enfermer son inspiration. ⁽¹⁾

Les lettrés de la génération de 1800 ont tenu dans la plus haute estime Joseph Quesnel, et ils lui étaient reconnaissants d'avoir donné quelque éclat à ce qu'ils s'excusaient presque d'appeler leur littérature. Sa mort fit verser des larmes aux Muses canadiennes qui couvrirent sa tombe des fleurs de l'élegie.

Quelle douleur! Ah! ciel, quelle tristesse
 Chez Apollon et ses augustes sœurs!
 On n'entend plus sur les bords du Permesse
 Ces chants si doux, ces regrets enchanteurs.

 Quesnel n'est plus là. La Parque impitoyable
 Tranche le fil qu'ornaient tant de vertus.
 Et les échos, d'une voix déplorable.
 Répètent tous: Quesnel n'est plus, Quesnel n'est plus! ⁽²⁾

Plus de vingt ans après sa mort, Quesnel était encore parmi nos rimeurs le type du poète élégant et spirituel.

Oh! que n'ai-je de Quesnel
 La légèreté, le sel,
 Le feu, la louable audace,

chantait un ex-lieutenant qui déplorait en une longue complainte la perte de son grade, ⁽³⁾ et c'était déjà, en vérité, la réalisation de cette prophétie qu'avait faite un admirateur de l'auteur de *Colas et Colinette*:

Quesnel, le père des amours,
 Semblable à son petit bonhomme,
 Vit encore et vivra toujours. ⁽⁴⁾

J.-D. MERMET.

Mermet est un poète de la famille de Quesnel, et il est français comme lui. Il vint ici en 1813, en qualité de lieutenant-capitaine et adjudant au régiment de Watteville. Il accompagnait ce régiment qui fut de service au Canada pendant nos guerres avec les Américains, et il retourna en France en 1816. Mermet n'appartient donc que par quel-

⁽¹⁾ Cf. *Epigramme*, Répertoire national, I, 75; *L'avocat exclu des enfers*, petite pièce publiée dans *le Spectateur*, 13 septembre 1814; *Réponse à une dame qui demandait d'où provenait l'esprit*, reproduite dans la *Bibliothèque canadienne* de M. Bibaud, janvier 1826, page 69.

⁽²⁾ *Bibliothèque canadienne*, avril, 1826, p. 153.

⁽³⁾ *Le Magazin du Bas-Canada*, 1832, I, 90.

⁽⁴⁾ *Bibliothèque canadienne*, décembre 1825, p. 16.

ques années de sa vie à notre histoire littéraire; mais pendant son séjour au Canada, il a fait de si jolis vers, et il a si vivement excité l'admiration des lecteurs de ce temps, et il a donc lui-même et par son exemple si efficacement stimulé nos rimeurs, que nous ne pouvons pas ne pas tenir compte, ici, de son œuvre poétique.

Après avoir chanté sur le mode épique la *Victoire de Châteauguay*, ⁽¹⁾ les vainqueurs qui y déployèrent tant de valeur et qu'il compare aux guerriers de Léonidas, il s'amusa à mettre en des vers de quatre pieds les boutades légères de l'homme qui ne cherche que les jeux et les ris, ce qu'il appelait lui-même le *jargon du Bel Esprit* ou de *l'Homme-Enfant*.

Que Démosthènes
En haranguant
Entraîne Athènes
Comme un torrent;
Que Bourdaloue
Vantant la foi
Du Dieu qu'il loue
Prêche la loi;
Leur ton terrible
Ne me plaît pas;
Seul le sensible
A des appas.

.
D'une onde pure
J'aime le bruit;
J'aime un murmure
Qui me séduit;
Ma rhétorique
N'a que des fleurs,
Et ma logique
Haït les fureurs.

.
J'aime une idylle
Plus qu'un sermon,
Et le subtile
D'une chanson
Plus que l'utile
De Cicéron.

.
L'aimable Horace

M'offre du beau,
Et, sur sa trace
J'aime Boileau;
Mais la satire
De ces savants
Me fait trop rire
A mes dépens.
Dans LaFontaine
L'homme se voit;
C'est la fontaine
Où chacun boit.
Ah! quel poète!
Qui l'aurait cru?
Dans une bête
Je me suis vu.
Bête de somme
Est mon portrait,
Mais l'homme est homme,
Il a mal fait.

.
Rien ne m'attire
Qu'un *bel esprit*.
De l'agréable
Il est l'appui;
Aime l'aimable,
N'aime que lui;
Sait se distraire
Lorsqu'il écrit,
Et se complaire
Dans ce qu'il dit. ⁽²⁾

Mermet a aussi pratiqué ce genre de poésie descriptive, narrative et légèrement philosophique qui était si fort à la mode au dix-huitième siècle. Ses poèmes sur la *Main* et sur l'*Art indéfinissable* qui est la guerre, appartiennent à cette catégorie. L'*Art indéfinissable*, que l'auteur essaie pourtant de définir, est une petite pièce qui ne contient qu'une

(1) Voir plus haut, p. 103.

(2) *Répertoire national*, I, 97.

trentaine de vers faciles et d'une inspiration lente. Mermet raconte plus au long les œuvres de la *Main* et tous ses multiples travaux.

Elle aplaît les monts, fertilise la terre,
Fend l'abîme des eaux, éloigne le tonnerre.
Elle grave, elle trace, elle écrit, elle peint,
Elle creuse, elle élève, elle efface, elle empreint.

Elle parle, et son langage est aussi varié que nos impressions qu'elle traduit. C'est encore une artiste qui crée :

Les métaux les plus durs, l'or, le fer, l'airain,
Cèdent, prennent un corps, s'animent sous la main.

Mais elle est aussi capable de tous les crimes, elle est donc tour à tour bienfaisante et homicide. Le morceau se termine par un hommage sincère à la main du laboureur :

. C'est la main sèche et dure
Qui livre à nos cités les dons de la nature.
Dans les terrains ingrats, elle conduit le soc,
Abat le chêne altier, pulvérise le roc ;
Et quand par ces travaux tu prolonges ma vie,
La tienne avant le temps t'est trop souvent ravie.

Et le poète en finissant baise cette main vaillante et nourricière. (1)

Mais une des poésies de Mermet qui eut le plus de succès auprès des Canadiens, et où, d'ailleurs, l'auteur a fait circuler une très large sympathie pour les nôtres, c'est celle qui a pour titre *Chambly*. (2) Il y exprime toutes les sincères impressions qu'il rapporta un jour de cette petite ville qu'il avait visitée, et le souvenir très ému de l'hospitalité canadienne qui l'y accueillit.

J'ai vu Chambly ; j'ai vu sa fertile campagne,
Sa rivière, ses bois, et sa triple montagne.
J'ai vu dans ses jardins la déesse des fleurs
Aux charmes de Pomone unissant ses couleurs,
J'ai, sur ses flots d'argent, vu le canot fragile,
Aux couplets des rameurs devenu plus docile.
Dans ce site attrayant, tout plaît et tout séduit,
Excepté le temps seul, qui trop vite s'enfuit.

.
J'ai vu ses habitants, et tous m'ont répété
Que le plus doux devoir est l'hospitalité.
Toujours francs, toujours gais, ils m'ont offert l'image
Des hommes du vieux temps, des héros du bel âge.

.
Français de caractère, ils sont Anglais de cœur,
Et doublent leur patrie, en doublant leur bonheur.
C'est ainsi qu'autrefois, au sein de l'harmonie,
Fleurit des premiers Grecs l'heureuse colonie.

(1) Pour la *Main* et l'Art indéfinissable, voir *Répertoire*, I, 102-105.

(2) *Répertoire*, I, 105.

Mais celui que surtout Mermet a vu à Chambly, et celui sans doute qui l'y avait appelé, c'est de Salaberry, le vainqueur de Châteauguay. Et il trace donc avec complaisance le portrait de son hôte :

...Chez lui j'ai connu cette pure amitié,
 Qu'en tout autre pays on ne voit qu'à moitié;
 Il est père de tous, sans vouloir le paraître.
 Au camp Léonidas, aux champs Cincinnatus,
 Thémistocle au conseil, à table Lucullus,
 Sans avoir les défauts de la Grèce et de Rome,
 Il réunit en lui les vertus du grand homme.
 On voit, à ses côtés l'air pur, l'air grand, l'air gai;
 L'air de Chambly s'y joint à l'air de Châteauguay.

Si Mermet aimait beaucoup les Canadiens il ne lui déplaisait pas de se moquer parfois du sans-gêne de ces Américains que d'ailleurs il était venu ici combattre. Témoin, cette épigramme qu'il composa sur les *Vents américains*. (1)

Après un grand dîner qu'on donnait à Boston,
 Chacun se trouva pris du hoquet à la mode,
 Chacun de l'air le plus commode,
 Exhalait ses vapeurs, rendaient le même son.
 Les dames même en faisaient leur chanson.
 Puis d'un combat naval on raconta l'histoire.
 On disputa, mais sans cesser de boire;
 Et le hoquet coupait les argumens;
 C'était des mais, des si... c'était un bruit de foire;
 Et le hoquet toujours rehaussait les accens.
 "Oui!" s'écria l'un d'eux, nous eûmes la vic-toire,
 "La mer—est le plus beau... de tous les... élémens;
 "Nous y trouvons... la fortune et... la gloire."
 —"Morbleu! dit un Français, c'est bien facile à croire,
 "Puisqu'à vos tables même, on dispose des vents."

Nous soupçonnons fort que Mermet soit aussi l'auteur d'une boutade intitulée le *Sicilien en Canada*, que publie sans signature le *Spectateur*. (2) Elle est bien dans la manière du poète soldat. Et c'est bien cette fois contre notre climat que s'exerce son esprit malin, et contre toutes les nécessités de vie et de costume qu'il entraîne. L'auteur fait donc parler le Sicilien qui regrette fort le soleil, les oranges et les gre-

(1) *Le Spectateur*, 2 mai 1815. Cette poésie est signée des initiales P. H. C. Mais nous avons constaté que d'autres poésies écrites dans les journaux et signées P. H. C. sont attribuées par le compilateur du *Répertoire national*, J. Huston, à Mermet. C'est la seule raison qui nous a fait mettre les *Vents américains* au compte de Mermet.

(2) *Le Spectateur*, 21 juin 1814. Cette poésie est datée de Kingston, 1 février 1814.

nades de son pays, et il oppose à ces enchantements du midi les ennuis des hivers canadiens :

Dans ce climat rien ne nous vivifie :
 J'y vois languir les bons humains.
 Ah ! si je n'y perds pas la vie,
 J'y perdrai, contre mon envie,
 Les oreilles, le nez, et les pieds et les mains.
 Après la pluie, après la boue,
 On voit blanchir les chemins ;
 Viennent bientôt les carosses sans roue,
 Et certains fers qu'on surnomme patins,
 On marche alors sur l'onde, ô merveille ! ô prestige !
 On la traverse sans danger ;
 Mais moi qui tremble à l'aspect d'un prodige,
 J'y marche à petits pas du pied le plus léger.
 Et... pouf... ! je glisse, et je fais la culbute.

Et l'auteur trouve le moyen de se moquer des fourrures dont ici l'on s'enveloppe pour se préserver du froid.

Voyez ici ces femmes et ces filles
 Qui dans leurs jolis bras portent des loups vivants :
 Malgré leurs figures gentilles,
 Sur leurs têtes je vois des renards menaçants.
 Hélas ! on m'habille comme elles,
 Et pour me mettre à leur façon
 Je suis, grâce aux modes nouvelles,
 Chat par la tête, et par les mains ourson.

Et voilà comment Mermet qui aimait beaucoup les Canadiens, détestait nos hivers, estimait bizarres nos mœurs boréales, et faisait de l'esprit sur nos plus légitimes habitudes.

MICHEL BIBAUD.

POÈTE SATIRIQUE.

Michel Bibaud, qui a poussé en pleine terre canadienne, ne pouvait médire du sol et du pays natal. Mais il connaissait les hommes de son temps mieux encore peut-être que les choses ; et parce que les hommes sont bien plutôt que les choses coupables de nos communs défauts et vices, c'est contre ses contemporains qu'il voulut composer ses satires.

Bibaud appartient surtout à la période de notre histoire littéraire qui commence après 1820 ; c'est dans ce deuxième quart de siècle qu'il a le mieux exercé son action, et toute son influence. Par les revues périodiques qu'il a successivement fondées, il a peut-être plus que tout autre contribué à donner quelque impulsion au mouvement intellectuel que

l'on cherchait toujours à accélérer, et en 1830 il publia le premier recueil de poésies canadiennes qui ait paru au pays. ⁽¹⁾

Cependant, parce que les satires qui font partie du recueil sont datées de 1817, 1818, et 1819, et qu'elles ont été publiées à cette époque dans les journaux, et parce que sans doute aussi, étant né en 1782, il fut contemporain de Quesnel et de Mermet, dut lire bien attentivement dans le journal leurs poésies, et conçut peut-être, en les voyant rimer si facilement, l'ambition de faire de même, nous signalons ici ces satires qui ne sont pas, en vérité, des chefs-d'œuvre.

Bibaud est un moraliste, un Horace chrétien, et un Boileau plus prédicateur. On dirait qu'il fit un jour la gageure de détruire les sept péchés capitaux, ou du moins de cribler les plus dangereux de tous les traits de son ironie, parfois mordante, souvent plate, rarement assez vive et assez finement aiguisée.

C'est à l'avarice qu'il s'attaque d'abord. N'est-elle pas mère féconde de beaucoup de péchés?—Mais auparavant, et par manière d'exorde, il dit sa joie de devenir le justicier de Dieu, le vengeur des vertus outragées :

Heureux qui dans ses vers sait, d'une voix tonnante,
Effrayer le méchant, le glacer d'épouvante;
Qui bien plus qu'avec goût, se fait lire avec fruit,
Et bien plus qu'il ne plaît, surprend, corrige, instruit;
.....
Qui méprisant, enfin, le courroux des pervers,
Ose dire aux humains leurs torts et leurs travers.

Et cette joie souveraine de reprendre, de corriger, et de fustiger avec le fouet de la satire, suffit à Bibaud; elle lui fait oublier, et même mépriser les jouissances plus délicates que procure la beauté littéraire et artistique. Il ne veut écrire pour l'harmonie des périodes et la grâce des hémistiches.

Lecteur, depuis six jours, je travaille et je veille,
Non, pour des sons moelleux chatouiller ton oreille,
Ou chanter en vers doux de douces voluptés;
Mais pour dire en vers durs de dures vérités.
.....
Ma muse ignorera ces nobles épithètes,
Ces grands mots si communs chez tous nos grands poètes:
Me bornant à parler raison et bon sens,
Je saurai me passer de ces vains ornements:
Non, je ne serai point de ces auteurs frivoles,
Qui mesurent les sons et pèsent les paroles.

(1) *Epîtres, satires, chansons, épigrammes, et autres pièces de vers*, par M. Bibaud, Montréal, à l'imprimerie de la *Minerve*, 1830.

Il soupçonne d'ailleurs que ces dédains littéraires sont une forme de son impuissance; il regrette même de n'avoir pas la verve d'Archiloque.

Mais qu'importe cela, puisque je suis en train;
Si je ne suis Boileau, je serai Chapelain:
Pourvu que ferme et fort je bâtonne, je fouette,
En dépit d'Apollon, je veux être poète.

Après avoir si nettement marqué son dessein, et prévenu les ennuis du lecteur, il commence enfin ses remontrances à l'avare.

Cet homme, comme on sait, parmi nous n'est pas rare:
Du golfe de Gaspé jusqu'au Côteau du Lac;
Du fond de Beauharnois jusque vers Tadoussac,
Traversez, descendez, ou remontez le fleuve,
En vingt et cent façons, vous en aurez la preuve.

Bibaud trace une série de portraits à la manière de LaBruyère pour peindre les formes différentes que peut prendre chez Orgon, Ormont, Alidor, Richegris, Gourat, Aliboron, et chez madame Drabeau la passion de l'avarice. De la ville il passe à la campagne, et nous montre des cultivateurs occupés à thésauriser, négligeant pour cela l'instruction de leurs enfants, et risquant leur santé et leur vie plutôt que de faire brèche à leur petite fortune.

Tous ces développements sont un peu ternes; ils dénotent sans doute une observation juste, précise, mais pas toujours assez pénétrante. La psychologie de l'avare n'a guère été enrichie par Bibaud. Notre poète se rend compte d'ailleurs que ses paroles et ses vers ne peuvent rien contre le vice qu'il attaque, et ceux qui en sont victimes; il propose donc en finissant qu'on les bâtonne plutôt qu'on ne les conseille:

Est-ce par des bons mots qu'on corrige ces gens?
Il leur faut du bâton ou du fouet sur les flancs.

Bibaud sera moins brutal pour les envieux. C'est contre eux qu'il dirige sa deuxième satire, et il essaie de faire voir à la surface de la vie et au fond des consciences les manifestations subtiles de la jalousie. C'est donc dans la société qui l'entoure, que le poète va encore chercher ses modèles: une mère envieuse de sa fille, Elise jalouse des grâces de Sylvie, Médor qui calomnie son riche voisin Philaris, l'ignorant qui prend ombrage du savant, le paysan qui envie le citadin, le Canadien qui ne peut souffrir la bonne fortune de son compatriote, et qui s'acharne plutôt à le rabaisser au niveau commun. Tous ces tableaux authentiques sont d'un dessein assez net; ils manquent seulement de ces couleurs et de cette souplesse de ligne qui font tout le charme d'une peinture, et que Bibaud était à peu près impuissant à réaliser.

La troisième satire a pour sujet *la Paresse*. Et l'auteur s'excuse d'abord d'avoir six mois durant gardé le silence. C'est que lui-même était aux prises avec cette mollesse et cette langueur qu'il veut aujourd'hui dénoncer; et c'est, au surplus, ses luttes avec la paresse qui lui ont suggéré le thème de cette nouvelle poésie.

Mais la muse de Bibaud est sans doute encore quelque peu endormie au moment où le poète commence sa satire, et il définit très prosaïquement son sujet:

Je demande et répons: qu'est-ce que la paresse?
 Une indigne langueur, une lâche mollesse,
 Qui fait qu'on ne fait rien, quand on doit travailler,
 Ou qu'on dort mollement, quand on devrait veiller;
 Quand on est bien portant, fait qu'on se dit malade;
 Fait, enfin, que l'on fait comme faisait *Vervade*.

Définir un vice, c'est en découvrir la nature, c'est philosopher. Chercher les raisons de ce vice, c'est continuer d'être philosophe, et Bibaud se pique de mériter un si beau nom. Il examine donc quelles causes peuvent engendrer la paresse. Et il trouve qu'au Canada ce sont deux poisons que l'on absorbe et qui paralysent, quand ils ne tuent pas, l'activité. Et ces deux poisons dont on abusait à l'époque où vivait Bibaud, c'est le rhum et le tabac.

Le rhum, en nos climats, fait d'horribles ravages,
 Et, sous tous les rapports, cause d'affreux dommages;
 Que de jeunes gens morts, pour en avoir trop pris!
 Combien d'autres n'auront jamais les cheveux gris,
 Si, malgré tant d'avis, de malheureux exemples,
 Ils en prennent encore à mesures très amples...

Et le poète démontre que l'ivresse, avant qu'elle ne brise la vie, est cause de ruine pour les familles, fait l'homme inutile et capable de rien.

Mais si, en notre pays, tout le monde ne boit, ils sont rares ceux qui n'avalent

...à longs traits, par un tube, une pipe,
 La vapeur et l'esprit d'un suc assoupissant.

 La pipe, au Canada, produit un grand dommage;
 Y tient trop souvent place et d'étude et d'ouvrage.
 Passez-vous par les champs, dans le temps des moissons,
 Vous entendrez partout: "Allumons! allumons!"
 Aussitôt fait que dit; mais pendant qu'on allume,
 Et qu'on fume, le fer refroidit sur l'enclume.
 Chez notre laboureur, cinquante fois le jour,
 Et le sac à tabac et la pipe ont leur tour:
 Il fume en se levant, fume quand il se couche;
 En un mot, a toujours une pipe à la bouche.

Après avoir fait ce petit tableau de nos mœurs, et découpé cette petite tranche de vie canadienne, et signalé toute la perte de temps qu'entraîne l'abus du tabac, Bibaud, pour charger davantage son réquisitoire oublie qu'il s'agit en son poème de la paresse, et raconte tout au long comme *Tabager* un jour visitant sa grange remplie de six mille gerbes, se livre d'abord à des calculs ambitieux, puis, s'endort en fumant sur le foin, met le feu à ses récoltes, et voit en un moment

sa gloire en fumée et sa richesse au vent.

Bibaud revient à son sujet sans détour, et il écrit sur la paresse intellectuelle du Canadien une des meilleures pages de sa satire. Il insiste sur l'horreur que nous avons pour l'étude.

Cultiver son esprit?... Ah! c'est une autre chose;
On ne peut s'y résoudre, on le craint, on ne l'ose:
On est fier d'un verger, d'un champ, d'un palefroi,
D'un chien: de son esprit, nullement.

.
Oh! combien ce pays renferme d'ignorans,
Qu'on aurait pu compter au nombre des savans,
S'ils n'eussent un peu trop écouté la Paresse,
Et s'ils se fussent moins plongés dans la mollesse!
Combien, au lieu de lire, d'écrire, ou travailler,
Passent le temps à rire, à jouer ou bâiller!

Cette paresse de l'esprit influe sur notre langue qui s'alourdit et se corrompt, même dans le discours public et le journal, parce qu'on ne se donne pas la peine de l'étudier, et de se surveiller soi-même.

Bibaud décrit enfin deux autres effets de la paresse, qui sont l'insouciance et la négligence, et il s'attaque, pour terminer, au babillard qui ne fait travailler que sa langue, et au musard qui perd son temps, veut travailler et ne travaille jamais.

L'idée principale, l'idée fixe que Bibaud avait rapportée et gardée de la composition de cette satire, c'est que la paresse est mère de l'ignorance, et que l'ignorance est ici comme partout, et plus qu'ailleurs puisqu'elle est en ce pays plus grande, un crime très grave, une sorte de péché capital qu'il importe de poursuivre en ses diverses manifestations. Il écrit donc contre l'ignorance sa quatrième et dernière satire.

Il s'excuse de persister en un genre de poésie qui voisine si souvent avec la prose. A quoi lui servirait d'ailleurs de chanter sur un ton plus élevé, et de s'abandonner à l'inspiration lyrique, ou de célébrer les merveilles de l'art et de la nature.

Serait-on bien compris, au pays canadien,
Où les arts, le savoir, sont encore dans l'enfance;
Où règne, en souveraine, une crasse ignorance?
Peut-on y dire en vers, rien de beau, rien de grand?
Non, l'ignorance oppose un obstacle puissant,
Insurmontable même au succès de la lyre
Qui s'élève au-dessus du ton commun de dire...

Et voilà donc Bibaud introduit par cette voie dans le vif de son sujet. Il décrit sans pitié l'ignorance de ses compatriotes, de ceux-là surtout qui auraient pu et dû apprendre.

L'ignorant volontaire
De l'ignorant par sort doit être distingué,
Et seul, sur son état, vertement harangué!

D'ailleurs, il y a eu progrès de l'instruction en ce pays. Et Bibaud ne veut pas laisser entendre

Que les premiers colons, nos ancêtres, nos pères,
Furent, bien plus que nous, entourés de lumières;
Qu'ils apprenaient bien mieux le latin et le grec;
Que les arts florissaient beaucoup plus dans Québec.

Non, certes, nous nous préoccupons plus que nos pères d'enrichir nos esprits :

...Le temps n'est plus, où, chose inexplicable,
Un noble campagnard paraissait dédaigner
L'art de lire, était fier de ne savoir signer.

Mais il reste encore trop de gens dont l'ignorance est coupable, et trop d'ignorants qui se fourvoient en des situations qu'ils ne peuvent occuper.

Qui croirait qu'on a vu plus d'un représentant,
Par la foule porté dans notre parlement,
Ignare jusqu'au point de ne savoir pas lire,
Et de la main d'autrui se servir pour écrire?
"A la Chambre," dit-on, "si tous savaient parler,
Ils ne finiraient plus!" Mais, s'il faut leur souffler:
Oui, non, n'est-ce pas chose et honteuse et nuisible?

L'ignorance est donc présomptueuse, et elle s'installe en des fonctions, elle se commet en des situations où ne peut briller que sa sottise. Mais il est un mal plus grand qui est le fruit naturel de l'ignorance, c'est la superstition. Et Bibaud décrit avec abondance et force et vigueur de cette pensée ce

Monstre informe, hideux, horrible, détestable;
Pour l'homme instruit néant, mais être formidable
Pour l'ignorant, surtout pour notre agriculteur;
De plus d'un accident inconcevable auteur;
Cahos, confusion de notions bizarres,
Roulant, s'accumulant dans des cerveaux ignares:
D'où naissent, tout à tour, mille fantômes vains:
Revenans, loups-garous, sylphes, sabbats, lutins;
Les nécromanciens, les sorts, l'astrologie,
Le pouvoir des esprits, des sorciers, la magie,
Et mille autres erreurs dont le cerveau troublé
Du superstitieux croit le monde peuplé.
Pour le peuple ignorant, l'orage, le tonnerre,

Tout est miraculeux, tout est surnaturel.
 Heureux, encore heureux, si Dieu, si l'Éternel
 Est cru l'auteur puissant des effets qu'il admire,
 Ou leur cause première; et si, dans son délire,
 Sous les noms de sorcier, d'enchanteur ou devin,
 Il n'attribue à l'homme un pouvoir surhumain.

On se rappelle que parmi les plus belles pages de Lucrèce, il faut citer celles où le poète raconte les effets désastreux de la superstition dans le monde. Bibaud ne se hausse, certes, pas jusqu'à la hauteur du poète latin, mais il a vraiment écrit sur ce sujet quelques-uns des meilleurs vers qu'on puisse lire en ses satires.

Il termine son poème en saluant l'aurore de temps nouveaux. Il voit l'horizon s'éclairer des lumières de la science; et les collèges classiques qui ont été fondés, il y a quelques années, à Nicolet et à Montréal par Brassard et Curateau, lui sont un gage certain que le savoir va partout se répandre. Le poète entrevoit donc avec une joyeuse impatience le jour

Où, justement taxé d'exagération,
 Son écrit, jadis vrai, deviendra fiction.

Telle fut, avant 1820, l'œuvre satirique de Bibaud; et certes, elle méritait bien qu'on lui accordât une large place dans l'histoire de nos premiers développements littéraires. Sans doute, cette œuvre est assez éloignée de la perfection; elle n'est pas animée et pénétrée du large souffle qui fait vivre les grandes œuvres. Bibaud l'ignore moins que tout autre, et au moment de déposer le stylet du poète satirique, il raconte comme, dans un songe, Phébus lui reproche très aimablement, en le tirant par l'oreille, d'oser faire des vers:

Crois-tu qu'impunément l'on se permet de rire,
 M'a-t-il dit, des neuf Sœurs, de Minerve et de moi?

Mais puisque Minerve et les Muses se sont montrées pitoyables au poète, lui, Phébus, doit lui infliger quelque châtement: Bibaud ne s'élèvera jamais jusqu'au faite du Parnasse.

Tu resteras au bas: ainsi je l'ai voulu,
 Ainsi l'a décrété mon pouvoir absolu:
 Tu seras, en un mot, plus rimeur que poète:
 Différent de celui que ton pays regrette,
 Qui, fort du beau génie et de l'heureux talent
 Que des mains de Nature il reçut, en naissant,
 Et que je réchauffai de ma divine flamme,
 Brilla dans la chanson, l'épître et l'épigramme,
 Y montra de l'esprit les grâces et le sel:
 N'espère point, enfin, d'être un autre Quesnel. ⁽¹⁾

(1) *Satire contre l'ignorance.*

“ Plus rimeur que poète, ” voilà donc comment s’estime et se définit Bibaud ; cet aveu ne fait pas sa poésie meilleure, mais il est tout de même louable et rare sur les lèvres d’un versificateur.

POESIE DE LA NATURE.

A côté de ces poésies satiriques et des poésies légères qui rappellent tour à tour l’inspiration classique du dix-septième siècle, et l’élégant badinage du dix-huitième, l’on peut voir déjà et signaler en notre poésie naissante ce goût des spectacles de la nature, cette complaisance dans les joies champêtres, et dans les plaisirs idylliques qui est le signe caractéristique de cette littérature nouvelle et sentimentale que le dix-huitième siècle finissant avait léguée aux dix-neuvième.

Bibaud lui-même, dont l’imagination était sans doute trop sèche pour qu’il la pût exercer dans ce genre de poésie, sait bien pourtant qu’une telle poésie existe, et qu’il y a là, pour les Canadiens, une veine féconde à exploiter.

Que si votre destin à rimer vous oblige,
 Choisissez des sujets où rien ne nous afflige ;
 Des bords du Saguenay peignez-nous la hauteur,
 Et de son large lit l’énorme profondeur ;
 Ou du Montmorency l’admirable cascade,
 Ou du cap Diamant l’étonnante esplanade.
 Le sol du Canada, sa végétation,
 Présentent un champ vaste à la description. (1)

Et voilà bien, en effet, où la poésie canadienne doit aller chercher quelques-uns de ses motifs d’inspiration, si elle veut être vraiment originale. Il faut qu’elle soit pénétrée de l’âme elle-même des choses du pays, et qu’elle reflète en ses strophes leur beauté. Il faut encore qu’elle soit comme une fleur qui a poussé en plein sol natal.

Or, si notre nature canadienne n’a pas été tout d’abord assez chantée, et si on ne s’est pas assez avisé de la décrire et de la célébrer, l’on put voir du moins, dès les premières années du dix-neuvième siècle, l’imagination et la sensibilité des poètes se porter vers elle : et ce pouvait être pour notre poésie le commencement d’une orientation nouvelle.

Quesnel avait lui-même donné l’exemple dans cette pièce rêveuse et sentimentale : *Sur un ruisseau* (2) que nous croyons pouvoir lui attribuer.

(1) *Satire contre l’ignorance.*

(2) *Répertoire*, I, 76.

Il veut persuader le ruisseau de se renfermer en sa source, et de n'aller pas perdre au grand jour et au soleil ardent sa fraîcheur et son repos.

O toi qui reposais sur ton urne tranquille,
 Toi que mille rochers couvraient de leurs remparts,
 Ruisseau, pourquoi sortir du fond de ton asile?

 Loin de ces amoureux ombrages
 Hélas! ne crois pas que toujours
 Les cieux d'un rayon pur éclairent tes rivages;
 Il se lève de noirs orages
 Même au milieu des plus beaux jours.

Les *Stances sur mon jardin* (1) sont sorties d'une même pensée et d'une semblable inspiration.

Petit jardin que j'ai planté,
 Que ton enceinte sait me plaire!
 Je vois en ta simplicité
 L'image de mon caractère.

 D'un fleuve rapide en son cours
 Tes murs viennent baiser la rive;
 Et je vois s'écouler mes jours
 Ainsi qu'une onde fugitive.

 Lorsque pour goûter le repos,
 Chaque soir je quitte l'ouvrage,
 Que j'aime, jeunes arbrisseaux,
 A reposer sous vos ombrages!

 Votre feuillage tout le jour
 Au doux rossignol sert d'asile;
 C'est là qu'il chante son amour,
 Et la nuit, il y dort tranquille.

 Toi qui brilles en mon jardin,
 Tendre fleur, ton destin m'afflige;
 On te voit fleurir le matin,
 Et le soir mourir sur ta tige.

Cette poésie ne s'élève pas toujours d'une aile bien légère et souple, mais elle est tendre; et si le sentiment n'y est pas très profond, il est du moins délicat, et il exprime l'enivrement que procurent le contact et la jouissance des beautés de la nature. C'est un plaisir analogue qui fit écrire à Mermet quelques années plus tard, les vers descriptifs si gracieux qui commencent sa poésie sur *Chambly*. (2)

N'est-ce pas encore Mermet qui a dessiné ce large et puissant tableau de la cataracte de Niagara, longue poésie souvent belle, pittoresque, précise, parfois animé du meilleur souffle et qui est bien le plus puissant

(1) *Répertoire*, I, 74.

(2) Voir plus haut, p. 117.

effort qui ait été accompli, en ce temps-là, pour peindre la nature canadienne. (1)

C'est après une bataille livrée près de Niagara, où les Canadiens furent vainqueurs. Nos troupes sont campées à quelque distance de la cataracte; la plus vive animation règne au milieu des soldats, et au "bruit belliqueux" l'on entend se joindre le bruit des flots mugissants. Nos héros étonnés s'approchent des chutes fameuses, et ils aperçoivent et ils admirent

Ces rapides torrens dont la pente fougueuse
Rend de Niagara la chute merveilleuse.

Et le poète décrit longuement le spectacle :

Un gouffre haut, profond, de ses bouches béantes,
Gronde, écume et vomit, en ondes mugissantes,
Deux fleuves mutinés, deux immenses torrens;
Plus altier, plus fougueux que ces rochers ardents
Qui renferment la flamme, et lancent de leur gouffre
Les flôts empoisonnés du bitume et du soufre,
Le premier des torrents, et le plus irrité,
Des rayons du soleil réfléchit la clarté.
Mille cercles d'émail qui s'agitent sans cesse
Glissent en tournoyant sur l'onde qui se presse.
Le torrent étincelle, et l'œil tremblant, surpris,
Se fatigue d'y voir les cent couleurs d'Iris.
Le second sous les rocs, sous les cavernes sombres,
Roule sa masse d'eau dans le cahos des ombres.

.
Entre les deux torrents, une île suspendue
De l'abîme des eaux couronne l'étendue.
L'île paraît mouvante, et ses bords escarpés
Par les flots en courroux sont sans cesse frappés.
Des chênes, des sapins sans écorce et sans cîme
Se penchent de vieillesse et tremblent sur l'abîme.
Les rocs rongés et creux, et les troncs inégaux
Aux timides Aiglons présentent des berceaux,
Tandis que l'Aigle fier des ailes qu'il déploie
Plane sur les torrents ou fond sur une proie.
La chute impétueuse entraîne dans son cours
La carcasse du pin, le cadavre de l'ours,
Que du lac Erié les vagues menaçantes
Enlèvent en grondant sur ses rives tremblantes,
Et qui parfois lancés hors des flots orageux,
Offrent à mes regards des fantômes hideux.

(1) *Tableau de la Cataracte de Niagara*, après la bataille du 25 juillet 1814, publié dans *le Spectateur*, 9 mai 1815.

Nous croyons que l'auteur de cette pièce est le même que celui du *Sicilien en Canada*. La description qu'il fait de l'Etna nous y autorise. D'autre part, ce n'est pas un Canadien-français qui a écrit ce *Tableau*; c'est un étranger, et qui manie très bien les vers et conduit bien la description. Cet étranger était soldat, comme il le déclare au commencement de la pièce; et il prit part à nos batailles de 1813 et 1814. Mermet nous paraît être cet homme et ce poète.

A ce premier tableau où il a voulu rendre le mouvement des eaux qui se divisent en deux fleuves, en deux torrents, enserrent une isle suspendue au-dessus de l'abîme, entraînent des débris de toute sorte, roulent avec fracas pendant que l'aigle tournoie et plane au dessus du gouffre, le poète oppose le spectacle tranquille, et pour cela grandiose encore et saisissant que l'on peut voir au pied de la cataracte. Ce spectacle contraste violemment avec le premier, car des paysages gracieux y encadrent des flots couverts d'écume qui s'apaisent déjà, glissent et s'endorment.

Je descends, je m'avance aux pieds de la cascade :
 Le flot n'y poursuit plus la craintive Naïade.
 L'onde des deux torrents semble s'y réunir,
 Pour oublier sa chute et cesser de gémir.
 C'est un tapis de mousse où la riche nature
 Sur des flocons de neige étale sa parure.
 L'écume en murmurant sur le flot épuré
 S'étend, glisse et se perd dans le fleuve azuré ;
 Et sur les bords fleuris, l'onde toujours limpide
 Offre un calme enchanteur près d'un torrent rapide.
 C'est ainsi que j'ai vu, sous les pieds de l'Etna,
 Les tapis émaillés des champs de Démona.

Or le poète a visité Niagara à l'heure où le soleil couchant répand sur les eaux la flamme rouge de sa pénétrante lumière; et voici donc comment, du pied de la chute où il observe, lui apparaît cette grande nappe d'eau qui se déroule et s'abîme :

La masse qui s'éroule offre de longs rideaux
 Où l'émail pétillant promène ses tableaux :
 J'y vois sur le saphir les perles les plus belles
 Se suivre, tourner comme des étincelles.
 C'est le miroir ardent dont le cristal épais
 De l'amant de Thétis réfléchit les attraits.
 Au-dessus de l'abîme on voit rougir l'écume ;
 L'esprit comme enchanté croit que l'isle s'allume ;
 Il croit que les sapins s'embrasent par degrés ;
 D'un horrible incendie il croit voir les effets.
 C'est du couchant en feu la chaîne rayonnante
 Dont tout l'éclat s'attache à la scène frappante,
 Et ce tableau trompeur offre à mes yeux charmés
 Au lieu des torrents d'eau des torrents enflammés.

Comme un touriste curieux et avisé, le poète *visite la chute*, et il raconte par le menu tous les accidents de cette nature tourmentée :

Entre deux vieux débris une glissante route
 Guide mes pas errants sous une immense voûte.
 Des flots et des rochers je vois l'horrible choc ;
 Je frémis avec l'eau, je tremble avec le roc.
 Le cristal varié de la pierre et de l'onde

Illumine, enrichit cette grotte profonde.
 La cascade bruyante en recourbant son eau,
 Arrondit sur ma tête un liquide berceau ;
 Et les rocs élancés en forme de fantôme,
 De ce temple mouvant environnent le dôme.

Mais voici la nuit ; la cascade n'est plus qu'une masse sombre dont le roulement lugubre inspire la terreur. Le poète s'éloigne, emportant en son âme l'impression profonde qu'y laisse le spectacle des grandes œuvres de Dieu :

Je m'éloigne à regret de la scène sublime
 Où la grandeur de Dieu se peint dans un abîme.
 Dans cette solitude où tout paraît néant,
 L'âme voit du Très-Haut le chef-d'œuvre étonnant.
 Cette voûte d'azur, ces nombreuses étoiles
 Qui de la nuit jalouse ont traversé les voiles,
 Ce calme que fatigue un murmure éternel,
 Ce colosse des eaux, phénomène immortel,
 De ces torrents fougueux l'orageuse surface,
 Ce météore errant dans le céleste espace,
 Ces antiques sapins, ces rochers sourcilleux,
 Tout ici parle à l'âme et la met dans les Cieux.

Ainsi se termine en une méditation qui est une hymne et un élan vers Dieu l'une des meilleures poésies qu'ait inspirée, au commencement du siècle dernier, notre nature canadienne.

CONCLUSION.

Telle fut, du moins selon les lignes principales et essentielles de son développement, et pendant cette période de son histoire qui va de 1800 à 1820, notre littérature.

Pendant ces vingt années, une activité littéraire plus considérable a suivi les premiers essais, parfois enthousiastes, du dix-huitième siècle finissant, et le journalisme, qui a pris plus de hardiesse en même temps qu'il multipliait ses feuilles, fut la cause première de ce mouvement plus rapide. Aussi bien, est-ce dans nos papiers périodiques qu'il faut aller surprendre et étudier en ses meilleures et plus originales manifestations l'âme littéraire de cette génération de 1800. C'est donc la prose qui est l'instrument le plus familier à nos écrivains, c'est celui qu'ils manient le mieux, ou avec le moins d'inexpérience. Et l'on pourrait, à coup sûr, extraire des journaux de ce temps, du *Canadien*, du *Courrier de Québec*, de l'*Aurore* et du *Spectateur*, de bonnes pages de prose qui constitueraient le premier et très agréable chapitre de notre littérature politique.

C'est encore dans la prose des journaux de cette époque qu'il faut savoir découvrir, non seulement la valeur littéraire, mais aussi la pensée vraie et le sentiment profond, intime, de l'âme canadienne. La prose,

alors, plus que la poésie est pleine, et déborde de cette pensée et de ce sentiment. Cette prose est donc essentiellement canadienne, et pour cela surtout patriotique. Elle est écrite le plus souvent à l'occasion des luttes très vives qui furent ici livrées pour combattre le fonctionnarisme anglais, et pour revendiquer les droits légitimes du peuple; elle est, pour cela, nécessairement pénétrée des regrets, des souffrances, mais aussi des aspirations fières et des ambitions supérieures de la conscience nationale. Elle retrace parfois en des tableaux précis et nets l'histoire de nos développements politiques, et elle recherche dans notre constitution de 1791, et dans l'étude des institutions anglaises les motifs d'espérer, et d'entrevoir pour notre race des libertés plus larges, des lendemains toujours plus heureux.

Et, à ce point de vue donc, la prose est alors, et beaucoup plus que la poésie, représentative de la pensée et de l'esprit canadien.

Aussi bien, la poésie du commencement du dix-neuvième siècle peut-elle ici se distribuer en deux courants d'inégale importance, dont l'un dérive immédiatement de l'âme française, et l'autre descend en droite ligne de l'âme canadienne. Et ce double courant n'est, en réalité, que le prolongement de cette double influence, étrangère et nationale, que déjà l'on peut retracer dans les premières œuvres de notre dix-huitième siècle.

Or, la poésie de chez nous qui est d'inspiration française est, sinon plus abondante, du moins plus parfaite que l'autre qui est d'inspiration canadienne. Elle est plus souple, plus gracieuse, plus artistique, et c'est celle-là surtout qui est la plus capable de retenir notre attention. Mais cette poésie est elle-même tout particulièrement pénétrée de l'esprit qui fut l'âme et la vie un peu grêle des poésies du dix-huitième siècle français. Poésies légères, badines, très agréables parfois, et qui reflètent la surface, plus encore que les profondeurs de l'âme humaine. Parfois, pourtant, elle se colore de nuances qu'elle emprunte aux paysages, elle se remplit des gazouillements et des mille petits bruits de la nature, quand elle n'essaie pas de reproduire le mugissement terrible de notre Niagara; et dès lors elle trahit cette tendance qui ira désormais en s'accroissant, qui emportera bientôt, en France, vers la nature aimée, comprise et interprétée, la poésie, et qui ici, au Canada, ne s'affirmera pendant longtemps encore qu'en de timides essais.

D'autre part, la poésie qui est l'œuvre des Canadiens, si elle est parfois assez copieuse, et si elle s'étale volontiers dans les colonnes des journaux, et surtout sur la quatrième page du *Spectateur*, ne s'élève guère au-dessus d'une très ordinaire envolée. Souvent elle est lourde, et le souffle puissant manque à ses couplets ou à ses strophes. Elle se préoccupe parfois des choses de la vie nationale; elle se fait guerrière quand

de toutes parts on court aux armes pour défendre le pays, mais elle se plaît surtout à lancer contre les journalistes, les politiques et les poètes le trait de l'épigramme et de la satire. Et ces poésies n'ont donc qu'un intérêt assez limité, qui ne peut que rarement solliciter encore l'attention de la postérité. Bibaud seul, ou à peu près, fait exception, et écrit des satires dont quelques pages auront toujours leur place dans une anthologie de nos anciens poètes canadiens. Mais l'inspiration de Bibaud est plutôt classique, c'est-à-dire, déterminée par le désir d'imiter, sinon de continuer, ceux qui ont, aux époques principales des littératures française et latine, manié le fouet sanglant de l'ironie. Or, il est périlleux de recommencer Horace ou Boileau; l'imitation est parfois trop visible, et il reste toujours à l'auteur le chagrin, et au critique le devoir de constater que la copie est beaucoup plus pâle que l'original. Au surplus, Bibaud a su parfois peindre et ridiculiser avec précision quelques-uns de nos authentiques travers, et cela assure parfois à ses satires l'intérêt qui s'attache aux œuvres sincères et durables.

Les contemporains ne se sont pas fait illusion sur le mérite artistique de leurs poètes et versificateurs: et ceux-ci, d'ailleurs, ont été, les premiers, modestes. Mais la modestie n'excuse pas toujours la médiocrité, et souvent on le fit bien voir à ceux qui, en dépit d'Apollon, persistaient à faire des vers. Il y eut de temps à autre, dans les journaux, des articles de critique, qui ne sont pas sans doute des modèles du genre, et qui révélèrent à la fois un sens juste de la beauté littéraire et une franchise de correction un peu brutale. "On me dira peut-être, écrit l'un de ces critiques, que la poésie est encore dans son enfance dans ce pays; je ne discute pas cela, mais quand on est en enfance, on ne doit pas se montrer en public." (1)

Ce jugement est trop sévère, et nous ne reprocherons pas aux rimeurs de ce temps de s'être montrés en public. Il faut un commencement partout, même quand il s'agit de l'histoire des lettres, et les commencements de l'art sont rarement glorieux.

Il faut donc plutôt savoir gré à ceux qui osent quand même, et qui au prix de leurs insuccès tracent la voie à d'autres qui viendront après et les dépasseront. Outre que leurs œuvres sont un document précieux qui nous aide à fixer et à apprécier la valeur intellectuelle des hommes de leur temps, ils sont aussi le témoignage d'un effort qui fut à la fois utile et généreux. Ce mérite est assez mince sans doute, si on le compare à celui des grandes œuvres qu'il prépare, mais il est réel, et cela suffit pour que nous soyons reconnaissants à nos premiers prosateurs et à nos premiers poètes.

(1) *Le Spectateur*, 22 juillet. 1813.

TABLE DES MATIERES.

LA LITTÉRATURE CANADIENNE, DE 1800 À 1820.

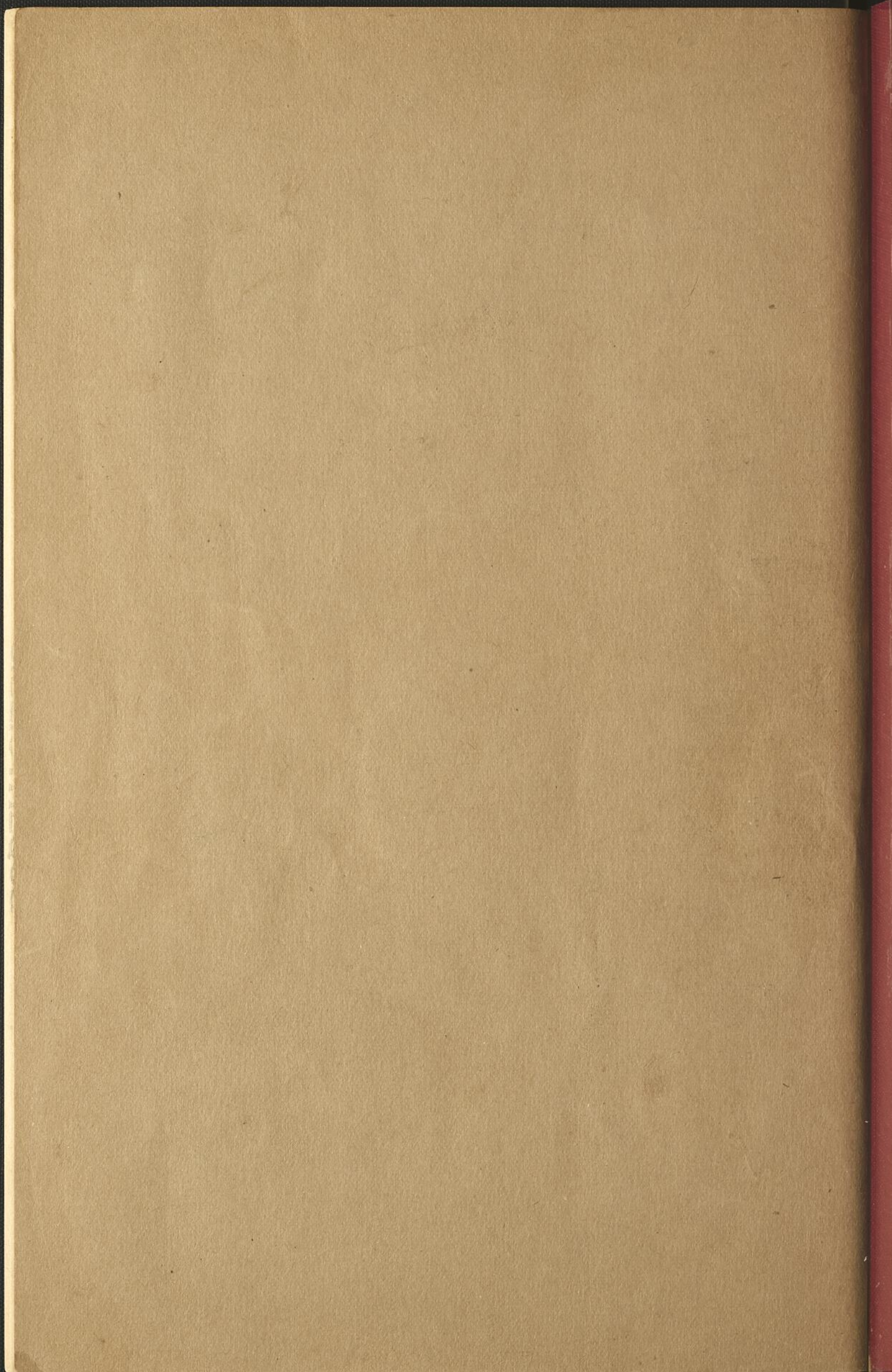
	Page.
I. LA PROSE. Fondation de journaux à Québec. La Société littéraire de Québec. Journaux et revues à Montréal	89
II. LA POÉSIE.	
Chants guerriers et patriotiques	100
Epigrammes, chansons, fables anonymes	106
Joseph Quesnel	110
J.-D. Mermet	115
Michel Bibaud, poète satirique	119
Poésie de la nature	126
III. CONCLUSION	130

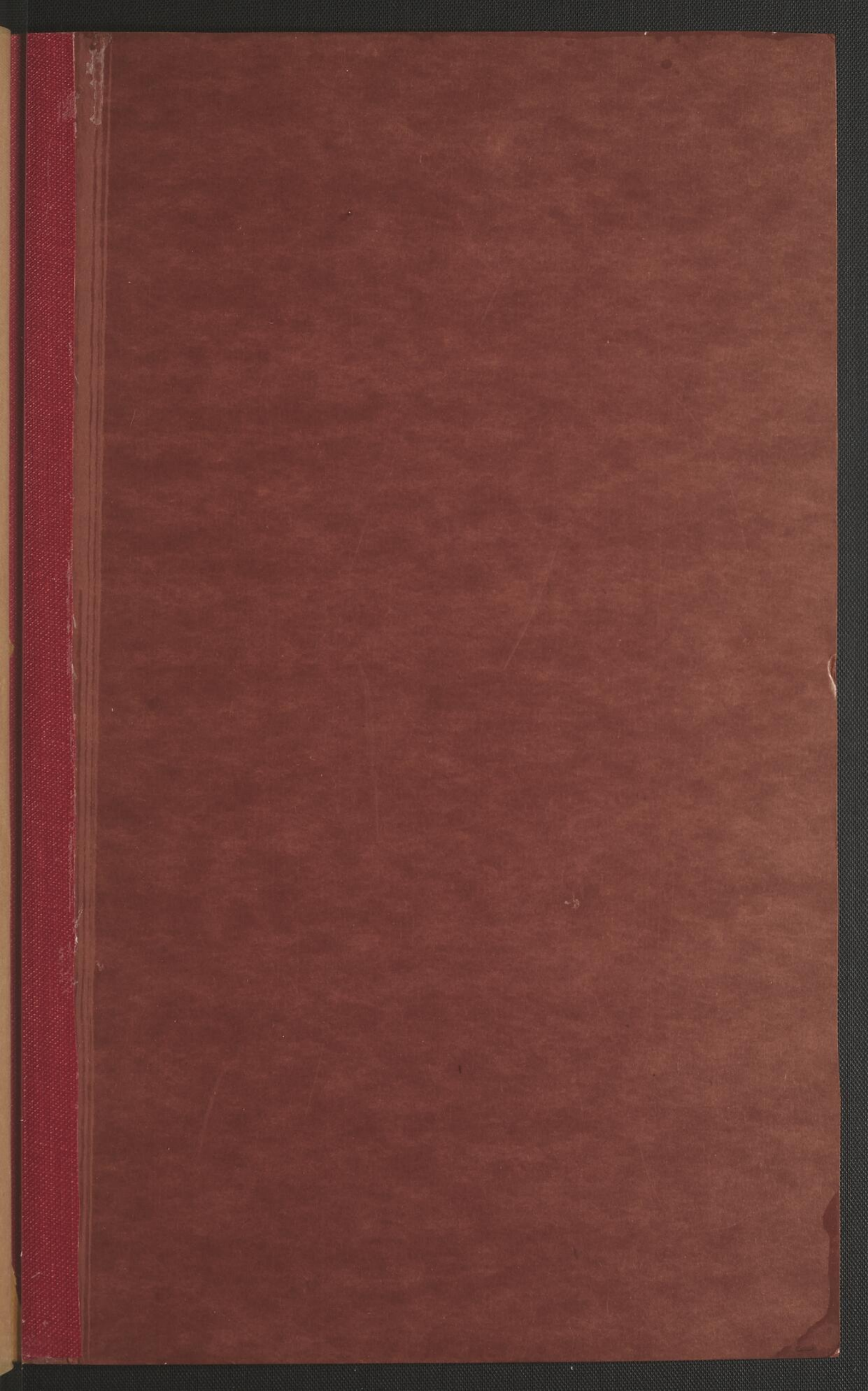
BIBLIOTHEQUE
CEGEP
RIVIERE-DU-LOUP

RIVIERE-DU-LOUP

7732

7732





BNQ



C 000 269 593